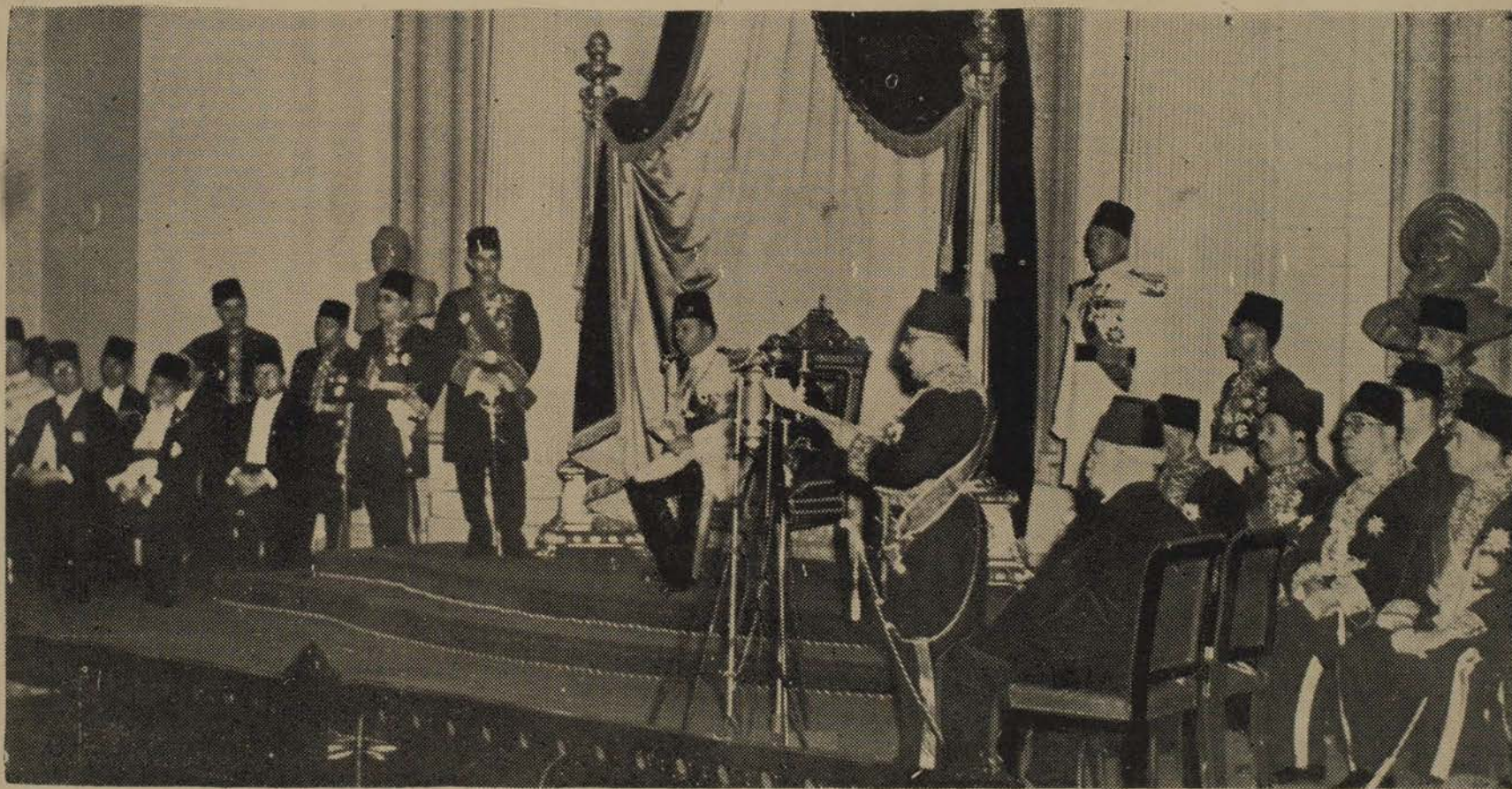


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

L'INAUGURATION DE LA 17^{ÈME} SESSION PARLEMENTAIRE



Le 15 Novembre, S. M. le Roi Farouk 1er. a inauguré, avec le cérémonial habituel, la 17^e session parlementaire. Photographie de la cérémonie, prise au moment où S.E. Hussein Sirry pacha, Président du Conseil, lit le Discours du Trône.

P. T.
5

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Michel Sakellariadis, Amy Kher, Maurienne, E. Psara, Z. Papantoniou, M. Malakassis, M. Minottou, Myrtiotissa, Athina, J. Pappa, A. Khédry, Arsène Yergath, Erik Falguiere, Jean Nicollier, G. Vasdékis, S. Stevi, Orion, etc.

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnements Annuels } Egypte P.T. 100
 } Etranger Frs. 150

Rédaction - Administration
 69, Rue Gabalaya, Zamalek
 LE CAIRE

ANNIVERSAIRE PRINCIER

Les Hôtes de l'Égypte

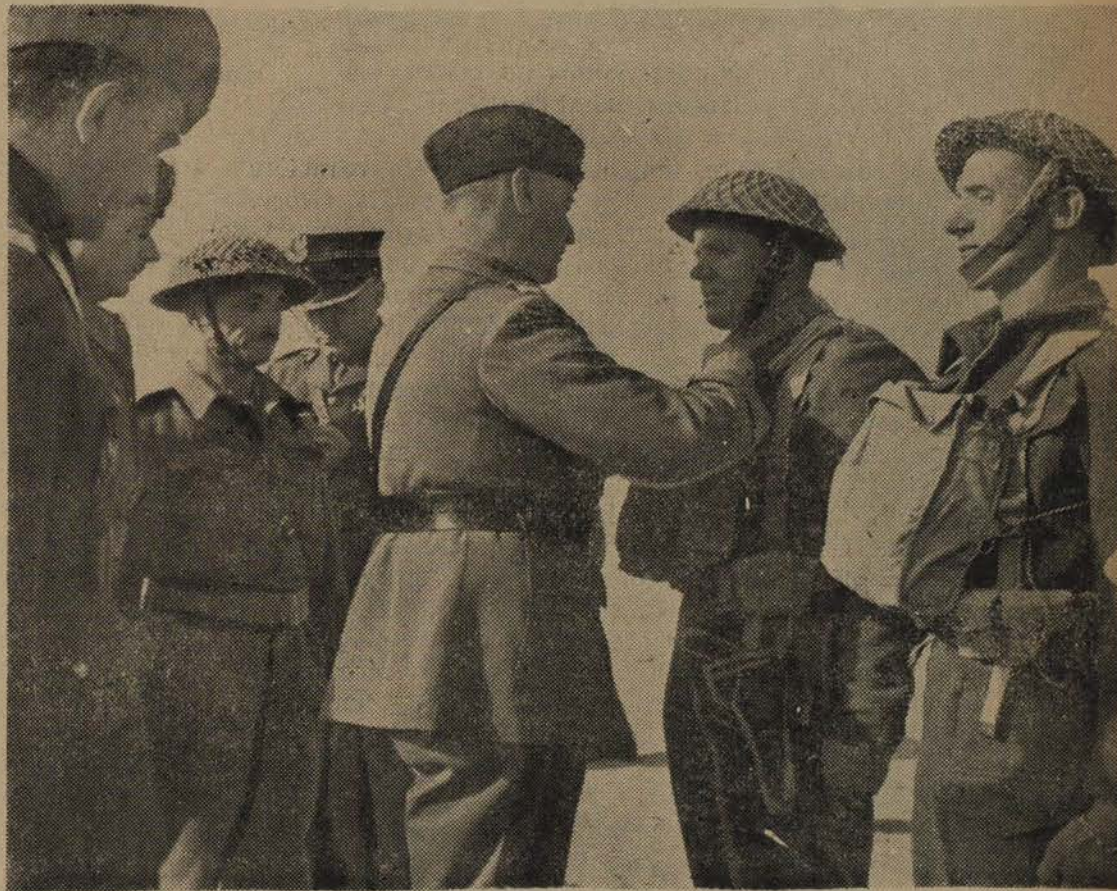


S.A.R la Princesse FERIAL

dont la famille Royale et l'Égypte ont fêté le 17 Novembre le troisième anniversaire de naissance. A cette heureuse occasion, des colis de douceurs, de fruits, de friandises ainsi que 1000 paires de sandales ont été distribués aux enfants nécessiteux, sur l'ordre de S.M. le Roi et aux frais de la cassette Royale.

La «Semaine Égyptienne» présente en cette circonstance ses respectueuses félicitations à la famille Royale d'Égypte.

LE GÉNÉRAL SIKORSKI PRÉSIDENT DU CONSEIL POLONAIS AU MOYEN ORIENT



Au cours de sa visite à Tobrouk, le Général Sikorski a décoré le Major-Général L. Morshead, l'héroïque défenseur de Tobrouk, de la *Virtute Militari* ainsi que de nombreux légionnaires polonais.

Le Général Sikorski, Président du Conseil Polonais et Commandant en Chef des forces polonaises était de passage ces derniers jours dans le Moyen-Orient.

Pendant son séjour en Égypte il visita les forces polonaises à Alexandrie et à Tobrouk et a été impressionné vivement de l'ardeur et du mordant de ses troupes.

Des réceptions ont été organisées en son honneur par les Cercles officiels et S.E. M. T. Zazulinski, le sympathique Chargé d'Affaires de Pologne offrit un déjeuner au Président du Conseil et aux Ministres de son Cabinet et un autre aux Diplomates alliés.

Le Général Sikorski reçut également la presse et exprima sa certitude en la victoire finale.

LES BULGARES ONT PASSÉ...

par Michel Sakellariadis

Consul Général de Grèce



MICHEL SAKELLARIADIS
Consul Général de Grèce

«Les Bulgares tentent de modifier le caractère ethnique des territoires qu'ils ont ravés à la Grèce. Pour parvenir à leur fins ils font déporter les populations helléniques établies dans ces territoires, les faisant remplacer par des Bulgares, ils imposent l'usage de la langue bulgare dans les écoles, ils changent les noms des villes, des villages et des rues».

Cette nouvelle, qui a été publiée récemment par la presse, a profondément blessé l'âme de la nation hellène, qui suit avec une indicible angoisse les tentatives et les intrigues de l'ennemi. Quel sort cruel attend, donc de nouveau les populations de la Macédoine Hellénique, populations purement grecques exemptés de tout élément ethnique étranger, qui comptent 1.686.580 âmes, dont 538.600 réfugiés de Thrace et d'Asie Mineure?

Si, nous passons en revue l'histoire récente de ces régions nous la trouverons pleine de souvenirs d'un régime d'oppression, couverte de torrents de sang répandu par les Bulgares, pleine de mauvais présages pour l'avenir.

Comment pourrions-nous oublier les persécutions et les malheurs des Grecs de la Roumélie Orientale, qui peuplaient des villes aux noms «bulgares» tels que Philippoupolis, Sténimachos, Pyrgos, Messimvria, Aétos, Sozoupolis, Agathoupolis, Anchéalos etc.

Jusqu'ici la Macédoine Occidentale et la Macédoine Centrale s'étaient vues épargner et les horreurs du joug bulgare. Il n'en devait point être de même de la Macédoine Orientale. Par trois fois au cours de ces trente dernières années, elle devait être cruellement éprouvée par l'invasion des Bulgares, qui saisirent l'occasion pour se livrer à la destruction systématique de ces populations.

Lors de la guerre balkanique de 1912 nos anciens alliés, sans obéir nullement à des nécessités d'ordre militaire, firent avancer leurs troupes en toute hâte

et occupèrent les riches districts de Serrès, de Drama et de Cavalla. Nul n'ignore la loyauté qu'ils nous montrèrent à cette occasion comme alliés.

Le 21 Février 1913 ils attaquaient à l'improviste les forces grecques dans le but de les déloger de Nigrita. L'auteur de ces lignes qui à ce moment-là se trouvait dans la zone de la Macédoine occupée par les Bulgares et qui avait eu l'occasion d'être témoin des espoirs de libération et des larmes patriotiques des populations de cette région, sait pertinemment que le Quartier Général de l'Armée Grecque avait été informé de ces intentions bulgares.

Les Grecs avaient eu quelque difficulté à ajouter foi à ces renseignements, qui leur parurent d'abord invraisemblables et inventés de toutes pièces. En effet aucun acte de provocation de leur part ne semblait justifier une pareille opération bulgare. Ceci n'empêcha point le Quartier Général de prendre, après les premières hésitations, les mesures dictées par cette situation.

Grâce à ces mesures les Bulgares qui effectivement attaquèrent les troupes grecques utilisant d'importantes forces d'infanterie et d'artillerie et purent un moment se rendre maîtres de la ville de Nigrita, en furent honteusement repoussés.

* * *

Le 9 Mai 1913 nos alliés bulgares, attaquaient de nouveau par surprise et à l'aide de forces considérables les avant-postes helléniques au Mont Pangée.

De son côté le croiseur «Avéroff» essayait le 12 mai, à l'improviste, le feu des batteries bulgares de Cavalla. Les Bulgares prétendirent plus tard qu'ils l'avaient pris pour un vaisseau de guerre turc.

Enfin le 17 juin les Bulgares jetant le masque attaquèrent avec la totalité de leurs forces Salonique, mais la réplique, fut foudroyante. Dans l'espace de quelques heures l'offensive bulgare était brisée par l'élan irrésistible de l'Armée Hellénique dont les brillantes victoires chassèrent les Bulgares de la Macédoine.

La population de cette dernière fut ainsi sauvée d'une persécution menée contre elle pendant huit mois, avec une brutalité sans exemple dans l'histoire. Les Bulgares qui avaient pu alors entrer en Macédoine en qualité d'alliés ne se bornèrent pas à faire des Turcs de Démir Hissar, de Drama, de Cavalla, de Serrès les victimes de leur fureur destructives. Ils se mirent immédiatement à sévir contre les populations grecques de ces régions.

Lorsque finalement ils furent culbutés par l'avance victorieuse de l'Armée Hellénique ils arrêtaient et emmenèrent en Bulgarie comme otages des prélats grecs, des notables, des instituteurs. Le Métropolitain de Mélénikon périt, alors sauvagement massacré avec d'autres notables hellènes. Parmi les notables de la ville de Serrès qui partagèrent ce sort, nous citerons les noms de Chryssaphis, médecin, Stamoulis, Phocas et Papapavlos, ce dernier Directeur

du Lycée grec de cette ville, noms qui sont restés gravés depuis dans notre mémoire.

Au cours de leur retraite les Bulgares mirent le feu aux villes de Serrès, Sidirokastron, Nigrita, Doxato, pillant tout sur leur passage sans excepter même les églises.

Toutefois, ce que nous venons de narrer n'est rien comparé aux crimes perpétrés contre les populations helléniques par les Bulgares durant les années 1916-18, lorsqu'ils envahirent de nouveau, comme aujourd'hui, la Macédoine Orientale.

Cette fois ils avaient tout le loisir pour organiser à leur aise la destruction de tout ce qui était grec.

Dans quel état les autorités helléniques devaient elles retrouver la Macédoine Hellénique au moment de sa réoccupation en novembre 1918?

Le spectacle qu'offrirent alors à nos yeux les districts grecs de Serrès, de Drama et de Cavalla nous fit reculer d'horreur. Ces régions jadis si prospères et si florissantes, ces riants villages si avantageusement situés entre les rivières Strimon et Nestos, que la densité de leur population laborieuse et la richesse qui leur venait de la culture du tabac, d'une qualité exquise, s'étendaient devant nous morts et silencieux, véritable image de destruction et de dévastation.

Quelle plume pourrait décrire les malheurs et les souffrances accumulées sur le malheureux pays par les envahisseurs?

Nous avons beau fouiller les dictionnaires, aucune langue ne contient des mots capables de définir et de qualifier les atrocités inouïes, devant lesquelles l'imagination même reste impuissante. Nous sommes curieux de savoir comment les Bulgares pourraient nous expliquer cette oeuvre de destruction, cette condamnation à mort de la totalité de la population grecque de la Macédoine Orientale.

C'est là des faits qu'aucune nécessité de guerre ou de n'importe quelle autre nature ne saurait justifier. Des témoignages dignes de foi, des déclarations de personnes qui ont pu échapper au martyre nous établissent la culpabilité des Bulgares qui, dès leur arrivée, ont cherché par tous les moyens à exterminer, tout ce qui était grec. Des menaces, des insultes, des outrages contre l'honneur national, des rapines, des églises pillées et profanées, des domiciles violés, des jeunes filles deshonorées, des décès dus aux mauvais traitements, des coups de bastonnade, l'emprisonnement de personnes innocentes, des meurtres, des actes de brigandage et de pillage, des maisons démolies, des villages détruits, jusqu'à ras de sol (1), la réquisition du bétail et des instruments aratoires, une hécatombe de prêtres à commencer par le Métropolitain Germanos d'Eletheroupolis, qui périt de la mort d'un martyr, tous ces crimes illustrent l'occupation de la Macédoine Orientale par les Prussiens d'Orient pendant la dernière guerre.

Mais le couronnement de cette oeuvre de destruction devait être l'enlèvement de 80.000 notables âgés de 16 à 65 ans, qui furent emmenés en Bulgarie

soi-disant pour servir d'otages et qui y furent astreints à de lourds travaux forcés.

A la suite des mauvais traitements et des privations auxquelles ces personnes furent exposées, 8.000 à peine purent réintégrer leurs foyers.

Après la réoccupation de la Macédoine Orientale par les Grecs on les vit se traîner tels des fantômes vivants, pouvant à peine marcher atteints de typhus exanthématique et d'autres maladies.

Ceux qui purent rester chez eux, c'est-à-dire les femmes, les enfants et les vieillards furent condamnés à la mort par inanition, car non seulement aucune mesure ne fut prise pour leur fournir des vivres, mais ils furent privés de tous les produits agricoles, ceux-ci ayant été immédiatement réquisitionnés par les Bulgares.

Aussi il n'est pas étonnant que lorsqu'après la libération de la Macédoine Orientale nous sommes rentrés dans cette province nous avons trouvé un grand nombre de maisons, restées intactes mais abandonnées par leurs habitants, alors que les rares habitants survivants des villages erraient sur les montagnes se nourrissant de racines et d'herbes. Beaucoup furent ceux qui perdirent la raison.

* * *

Tout ce que nous venons d'exposer ne représente malheureusement que des faits trop réels, qui ont été constatés et vérifiés sur les lieux mêmes en 1919 par une commission internationale d'enquête dans les procès-verbaux qu'elle a publiés.

Les ruines laissées par les Bulgares en Macédoine Orientale constituent une preuve irréfutable de l'infondé de leurs allégations. Auraient-ils commis tous ces crimes contre les populations de la Macédoine Orientale, si les habitants de cette province avaient été des Bulgares?

Nous pouvons conclure de ce qui précède que les craintes et l'angoisse de la nation hellène en ce qui concerne les dangers suspendus de nouveau sur la Macédoine grecque, ne sont que trop justifiés.

On ne saurait espérer que le caractère et les instincts des Bulgares puissent changer maintenant, où, trouvant la Macédoine privée de la protection de la bayonnette grecque et s'étant associés avec leurs anciens alliés allemands, ils se sont rués sur nos territoires macédoniens, pour nous doublement sacrés et précieux, que nous avons par deux fois délivrés au prix de flots de sang et d'énormes sacrifices.

Mais lorsque l'heure de la délivrance sonnera la déesse Némésis, ayant accompli son oeuvre et infligé aux barbares le châtement qu'ils méritent, attendra les libérateurs sur les nouvelles frontières, celles qui sont indispensables à la sécurité de la Grèce du Nord et à la protection de la Macédoine tant de fois éprouvée, et l'histoire, juge impartial et sévère sera là pour prononcer sur les barbares sa condamnation, en criant: *Les Bulgares ont passé là...*, les monceaux de ruines et une multitude de tombeaux sont là pour témoigner du degré de leur civilisation et pour nous révéler que la Macédoine a toujours été, qu'elle est et qu'elle restera grecque.

MICHEL SAKELLARIADIS
Consul Général de Grèce

1) Les villages de Paléochori, Nikissani, Ftéri, Néa Midia, Orfanou, Eleftherai, Karyani etc.

Lettres Néo-Grecques

HISTOIRE DE PATOULA, CHIEN-LOUP

Le loup errait, cherchant une proie. Le privilège de sa race étant de ne jamais tourner la tête pour regarder en arrière — apanage que n'ont point les hommes et qui, peut-être les aurait rendus meilleurs — le loup s'en allait droit au but : vers les moutons.

Rien ne peut être obtenu sans lutte et bien qu'implacable et féroce, cet animal souffrait terriblement de la faim. A plusieurs reprises il s'était aventuré près des troupeaux mais le fracas de bidons vigoureusement entrechoqués, les cris des bergers — ces bruits jaillissant du fond des ténèbres et se confondant avec le bruit des torrents après s'être longuement répercutés dans la nuit — les brasiers allumés ainsi que les aboiements des chiens de garde l'avaient chaque fois fait battre en retraite.

Altéré de sang, le loup ne parvenait pas à assouvir sa soif grandissante. Il rôdait, le ventre creux, traînant la déchéance de toute sa race, d'une race aussi orgueilleuse qu'impitoyable.

Le plus terrible des fauves, l'Homme, s'acharnait maintenant après elle; il traquait ses fils et les couvrait de honte. Aujourd'hui l'existence, même pour un loup, devenait impossible. Et il était jeune et plein de feu. Déjà, depuis cinq jours, aucune proie vivante ne lui était tombée sous la dent, excepté le mulet qu'un paysan de passage avait mis à pâturer dans un champ.

Pour calmer sa faim il s'était vu contraint de recourir au stratagème désespéré qu'emploient ses frères aux abois. S'en allant dans le lit desséché d'un torrent, il avala une grande quantité de sable pour alourdir son corps le plus possible; il s'étendit ensuite à terre et fit le mort.

Le mulet, à la vue de cet animal gisant, s'approcha pour le flairer. Redressé d'un coup de reins, le loup lui bondit aux naseaux. Quelques minutes de lutte acharnée et le fidèle allié de l'homme s'écroula, ventre ouvert.

Le vainqueur se gorgea de sang et s'enfuit. Depuis, rien pour étancher sa soif. De plus en plus altéré, il se dirigeait à présent vers les troupeaux, ayant pour guide une infailible compagne : la faim. Elle avait tracé jusqu'au bout la route qu'il lui fallait suivre; aucune force, aucun instinct n'arriverait à briser cet élan.

Pendant de longues heures, le loup erra; enfin, à la nuit tombante, ayant atteint le troupeau du pâtre Davanos, il l'attaqua.

Une énorme chienne, remarquable par sa vigueur et sa fidélité, gardait les moutons. Le nom de Fourlou était célèbre à plusieurs lieues à la ronde. A maintes reprises elle avait happé des passants au collet, leur faisant mordre la poussière.

Bien que chienne, elle avait fait preuve jusqu'ici du dévouement le plus fidèle. Ce soir là, aux aguets comme toujours, vigilante, épiant jusqu'aux ombres et aboyant au moindre bruit, Fourlou allait et venait autour du petit troupeau au beau milieu duquel le loup brusquement fonça...

Quand on l'aperçut, il était trop tard. Les chiens d'alentour eurent beau accourir autour de la bergerie en émoi, les feux s'allumer, les ténèbres s'emplier de voix, de coups de fusil et d'aboiements, ce fut en vain. Déjà l'ennemi s'était enfui parmi les sapins.

Au petit jour, Davanos dénombra son troupeau afin de constater les dégâts. O stupeur! aucun mouton ne manquait à l'appel, aucun ne gisait à terre. Le compte était juste. Apeurés par la mort qui, la nuit, les avait frôlés de si près, les pauvres bêtes se pressaient les unes contre les autres. Ainsi rapprochées, leurs têtes paraissaient plus nombreuses. Nulle trace de sang...

Davano se signa. Il ne pouvait en croire ses yeux... Un loup n'avait-il donc pas attaqué le troupeau? Aucun doute là-dessus. Les chiens du voisinage avaient bel et bien poursuivi l'intrus. Et les bergers affirmaient qu'ils avaient aperçu une ombre qui s'enfuyait dans la forêt, en traînant toute la meute à ses trousses. Sûrement ce devait être lui! Mais comment s'était-il montré si débonnaire? Voilà qui était incompréhensible!

Davano se dirigea vers la chienne. Etendue à terre, Fourlou semblait tout ignorer des événements nocturnes. Le berger l'examina curieusement. Ce qui venait d'arriver était vraiment indigne d'elle et de son passé, indigne de la confiance qu'il lui avait toujours témoignée.

Un loup s'était attaqué au troupeau. Et Fourlou l'avait laissé fuir! Et elle était encore là, vivante! Comment, ah! comment pouvait-elle supporter le poids de l'existence!

«*Honte à toi, chienne!*», vociféra le berger et levant la crosse de son fusil, il lui administra un coup violent sur l'échine.

Nonchalamment, Fourlou se mit sur ses pattes et tout en remuant la queue, s'éloigna sans se hâter. Elle avait l'air de dire:

«*Il est juste que je sois battue mais que Celui qui m'a créée en porte la responsabilité!...*»

Trois mois après la chienne mit bas et tout fut expliqué. Oui, c'était bien un loup affamé qui, alors, avait attaqué le troupeau. Mais cette nuit-là était aussi une nuit de printemps. De la montagne jusqu'à la plaine, la marée frissonnante des sèves avait tout envahi.

Hommes et fauves, plantes et insectes plongeaient dans les flots régénérateurs de la vie.

C'était le printemps... Que dire de plus?

Le loup guidé par la faim s'était jeté sur les moutons mais sans tenir compte de sa jeunesse qui, elle aussi avait des exigences.

A la tête du troupeau il trouva la chienne, douce et soumise, sur le sol verdoyant, ces ennemis de toujours firent trêve à la haine séculaire qui séparait leurs races depuis le temps où Abel gardait les brebis.

Obéissant à une loi éternelle, gardien et larron quelques instants durant se rapprochèrent. Ils oublièrent, l'un ses instincts, sa faim, son origine, l'au-

tre ses devoirs et son honneur. Tout céda devant la puissance de l'Amour.

Parmi les troublants effluves qu'exhale au printemps la montagne, dans un moment d'ivresse, perdant la notion de tout, deux races ennemis s'étaient fondues, deux races très proches mais non semblables.

Une erreur fut commise : la Nature grisée n'en était pas à sa première !

Dans la nuit obscure loup et chienne goûtèrent à la joie, oubliant le reste du monde. Jusqu'au moment où poursuivi comme un criminel par les aboiements et le crépitement de la fusillade, l'Amant dut prendre la fuite.

Aucun méfait, une simple idylle. La ligne tracée par la faim, cette ligne droite que rien ne devait briser avait au dernier moment brusquement dévié.

Le loup venu de la montagne pour étancher sa soif de sang n'avait assouvi que son désir. Rien d'étrange.

Un être humain peut aussi durant de longues années suivre son chemin, franchir plaines et montagnes, traverser les mers. Mais qu'une femme surgisse au travers de sa route et voilà le but oublié, l'homme engagé sur une nouvelle voie...

Donc trois, mois plus tard, Fourlou mit bas.

Patoula, le jeune chien - loup avait des dents redoutables, les oreilles pointues, un regard indolent au fond duquel couvait la ruse. Son pelage noir était tacheté de jaune, sa queue touffue. Jamais bergerie n'avait eu meilleur gardien.

Davanos s'en enorgueillissait justement : Un brave dogue, si soumis durant les périodes de calme.

Il avait poussé très vite et dès son bas-âge veillait sur les troupeaux. Tandis que les brebis reposaient, on pouvait l'apercevoir près de la porte; les petits bergers s'amusaient à grimper sur son dos et à lui tirer la queue. C'était le gardien le plus fidèle en même temps que le plus gentil des compagnons. Féroce à la lutte, Patoula devenait doux comme un agneau aux heures d'accalmie.

Il jouait avec les gosses, aimait à se faire caresser par les femmes et frottait nonchalamment son échine à la houlette des pâtres. Aussi ne tarda-t-il point à devenir le préféré de tous. Les meilleurs morceaux étaient pour lui. Quand on célébrait des noces à la ferme, Patoula comptait d'office parmi les invités et prenait sa part du festin. Toujours choyé, constamment rassasié.

Les bergers lui caressaient le museau de leurs mains calleuses en disant : « C'est un vrai loup ! »

Et tous étaient de cet avis mais aucun n'en devinait la raison que seuls les deux amants d'une nuit de printemps auraient pu raconter. Néanmoins jamais chien plus fidèle ne garda les moutons.

Deux années passèrent. Patoula était devenu un énorme molosse. Par une nuit d'Août, une grande agitation parcourut le troupeau de Davanos. Sur la crête de la silencieuse colline baignée de lune où seul le crissement des dents rasant l'herbe aussi ténue qu'un fil pouvait être perçu par l'oreille, les moutons tout-à-coup poussèrent des bêlements éperdus, se dispersant de droite et de gauche.

Un loup les avait assaillis.

Davanos bondit, épaula son fusil. L'ennemi

— une ombre — précipitamment s'enfuit. Mais du sang marquait son passage. Trois brebis étaient étendus sur le sol, l'une égorgée, deux autres éventrées.

« Patoula ? Où donc es-tu, bête de malheur ! » hurlait le berger en tirant force coups de fusil.

Pour chasser le loup, il cherchait le chien. Cependant Patoula avait retrouvé sa véritable nature. L'intrus c'était lui, et c'était lui qui avait attaqué le troupeau.

Gorgé de sang, poursuivi par son maître, obsédé par la terreur des moutons ainsi que par sa propre conscience, Patoula, l'indigne gardien disparut après avoir payé la dette contractée envers son père inconnu.

Qu'advint-il de lui ? Nul ne le sait. Il alla certainement rejoindre son clan. Mais celui-ci ne dut pas être accueillant car une semaine plus tard on aperçut Patoula se dirigeant vers la plaine. Il était couvert de cruelles morsures et tout ensanglanté.

Le bâtard de la race, l'ennemi, le chien de berger avait failli être mis en pièces par la horde sauvage.

Poursuivi par elle, Patoula à présent dévalait la montagne. Indécis, il s'arrêta devant un groupe de sapins.

Où aller ? Retourner là-haut ? Pour ses frères il n'était qu'un chien.

Revenir aux moutons ? Mais ceux-ci ne voyaient plus en lui qu'un loup.

C'est là, aux confins de ces deux mondes que Patoula rendit l'âme...

ZACHARIE PAPANTONIOU

(Traduit par Athina J. Pappa).



AVIATEUR

Plus haut que les aigles mêmes,
Et encore plus haut que les étoiles
Là d'ou notre planète ne s'aperçoit plus
que comme une motte de terre
Vole toujours plus haut,
Frôle de ton coeur et de ta pensée
Le firmament étoilé,
Et comme si dans la pureté étherée, abandonnant le
corps
Tu brilles comme l'éclair, tu étincelles,
Toi aussi, comme un diamant,
dans l'or d'un jour d'été
Et pendant que tu descends
Un hymne Pindarique pour toi, d'une gloire heureuse
Retentisse tout autour dans l'air.

M. MALAKASSIS

(Trad. par E. Psara)

In Memoriam

LE SALON DE MAY

par Amy Kher

May Ziadé qui fut une journaliste et poétesse de renom comptant d'innombrables lecteurs dans tous les pays de langue arabe vient de mourir au Caire après une longue maladie. Elle nous laisse des poèmes remarquables par leur originalité et leur profondeur. May Ziadé a traduit en arabe les oeuvres de Sophocle, d'Eschyle d'Euripide et plusieurs autres auteurs grecs. Elle écrivit aussi des vers français que nous publâmes à plusieurs reprises dans notre revue.



MAY ZIADÉ

On y accédait par une porte à droite de l'entrée. Je revois en souvenir ces divans et ces fauteuils, le plus souvent couverts de housses, les tableaux au-dessus du piano, le coin avec le miroir aux panneaux de mosaïque. Le mardi était jour de réception. Les visiteurs arrivaient dès les quatre heures. May se faisait attendre. Sa mère recevait, installait, offrait le café, le sirop de roses et les cigarettes. Et puis, quand le salon regorgeait de monde May vêtue sans recherche faisait son entrée et allait s'asseoir sur le siège qu'avait réservé Mme Ziadé près de l'hôte qu'elle désirait honorer. Mais rien n'aurait empêché May de se lever à la venue de Loutfi pacha El Sayed et de s'empressement à sa rencontre. Elle le saluait du titre de «Maître». C'est qu'en effet, Loutfi pacha, parrain incontesté du féminisme égyptien, n'avait pas ménagé ses encouragements à May. Leur rencontre datait de 1910. Elle avait eu lieu sur une terrasse d'hôtel à Beyrouth alors que tous deux, venus en villégiature au Liban, attendaient le bateau qui devait les ramener en Egypte. Certes, May avait déjà appris ce qu'il convenait de savoir de cet esprit subtil et d'un rare éclectisme, entre autre le succès du journal «Al Garida» où Loutfi pacha défendait le parti du peuple et toutes les idées d'avant garde parmi lesquelles celles prônées par Kassem Amin dans ses deux livres sur l'émancipation de la femme. Prêchant d'exemple Loutfi pacha avait été jusqu'à créer dans un

des salons d'Al Garida une salle de conférences pour dames où Mme Abdel Sattal-el-Basel pacha, qui devait se faire connaître comme écrivain sous le pseudonyme de Bahissat Badia, et notre vénérée Hoda Charaoui pacha prirent plus d'une fois la parole.

Quant à Loutfi pacha, il ne devait savoir de May en ce temps là, que ce que cette première rencontre lui révèle : l'intelligence exceptionnelle que décelaient l'éclat du regard et le feu de la parole. Et qu'exprime alors May sinon son ambition d'apprendre l'arabe, la langue maternelle dont un défaut d'aiguillage dans son éducation a failli la priver. Loutfi pacha intéressé se propose à diriger les études de la jeune fille. Voilà comment de fait S.E. Loutfi pacha El-Sayed a été le professeur d'arabe de May.

Maître, conseiller et protecteur de la première heure Loutfi pacha sera durant toute la vie de May l'ami entre tous précieux et cher dans le bonheur comme dans le malheur.

* * *

Le second pilier du salon de May, c'était Schébli Schmeil, comme elle originaire du Liban, médecin fameux et philosophe darwiniste fort estimé. Cet esprit original et fougueux vouait à May une bruyante admiration que partageait d'une façon plus discrète Ismail pacha Sabry, penseur et poète éminent.

Un quatrième personnage semble avoir joué le rôle de mentor auprès de la jeune fille, c'est un aristocrate des sciences et des lettres, le savant Docteur Yacoub Sarrouf.

Font encore partie de cet aéropage Waeiheddine bey Yaghen, Daoud Barakat, Farès Nimr, Khalil Tabet et Georges Zaidan.

Cependant nous voilà en pleine renaissance égyptienne. Saad pacha Zaghoul a recruté ses compagnons dans l'élite de la nation. Loutfi pacha El Sayed occupe parmi eux une place d'honneur et c'est lui qui présente May au «père du peuple». Ismail pacha Sabry dédie à May un de ses plus beaux poèmes. Schébli Schmeil parle d'elle dans ses articles à ses lecteurs des deux Amériques.

Quant à May elle travaille, elle étudie encore et toujours. Ce n'est pas seulement dans ce salon spacieux qu'elle donne audience mais encore dans le bureau attendant où s'empile dans les tiroirs la correspondance échangée en français, en anglais, en allemand, en espagnol, et en grec avec les intellectuels étrangers.

Aussitôt fondée l'Université du Caire, elle s'inscrit à la Faculté des Lettres. Un matin d'Octobre le docteur Taha Hussein de retour d'Europe et déjà

renommé se trouve en devoir d'enseigner à May ce qu'elle ignore de l'histoire de la Littérature arabe. Taha Hussein bey ira la retrouver dans son salon et avec lui Mostafa pacha Abdel Razek, son frère Ali bey Abdel Razek et le docteur Mansour Fahmy. Trois grands poètes du moment ne manquent pas non plus d'aller présenter leurs hommages à l'étoile des lettres féminines arabes et l'un d'entre eux au moins, Khalil Moutran, deviendra le familier de son salon où parmi les jeunes journalistes on voit maintenant Emile Zaidan Karim Tabet, Al-Masni, Al Zayat, Edgard Gallad, Abbas-el-Akkad, Abdel Kader Hamza et Fouad Sarrouf, le neveu et le disciple de Yaçoub Sarrouf. Tous les arabisants de passage au Caire y défilent aussi. Les plus assidus sont le R. P. Athanase et Massignon.

Les tendances du salon de May sont bien marquées : c'est d'abord la recherche d'un nouveau style arabe tenant le milieu entre l'archaïque langue écrite et la langue parlée; ensuite un effort de rapprochement intellectuel entre l'Orient et l'Occident dont la première manifestation doit être la traduction en arabe des chefs d'oeuvres européens.

Certains mardis on ne sait plus où s'asseoir à l'heure où se discutent les livres nouvellement parus, les poèmes récents et les campagnes de presse.

Antoun bey El Gémayel, le plus imagé des jeunes orateurs, commente les faits du jour.

May se mêle à toutes les conversations. Elle a une voix d'or, elle scande ses phrases d'une façon charmante. Elle possède aussi un tour d'esprit très particulier qui lui inspire d'ingénieuses trouvailles. On l'applaudit, on l'acclame sans cesse dans cette assemblée où se trouvent tous ceux qui vont valoir à l'Egypte de détenir le sceptre des lettres. May discerne dans l'hommage qu'on lui rend l'espoir intense de tous ces hommes que l'avenir ouvre définitivement à la femme orientale la vie sociale et la collaboration avec l'homme. Pour renforcer cet espoir qu'elle partage elle écrit d'abord une biographie de Bahissat Badia et puis plus tard celle de Ayecha Teymour, (encore en manuscrit). En ceci elle semble vouloir leur promettre que là où ont grandi les aînées surgiront des cadettes dignes d'elles.

On l'applaudit, on l'acclame, ... mais le dangereux encens qui monte de toutes parts vers la grande May et les triomphes faciles ou difficiles qui jalonnent sa carrière ne la détourneront pas un instant de ce qui fut l'essentiel de son existence : la passion de l'Esprit servie par un travail opiniâtre.

AMY KHER

VISION PERDUE

*Le cœur tout palpitant d'un spasme de désir,
Dans la nuit il cherchait la vision perdue ;
Il se penchait, l'œil grand ouvert, la main tendue,
Croyant l'entendre encore et voulant la saisir.*

*Helas! elle avait fui pour ne plus revenir,
Et lui, pleurant, songeait dans son âme éperdue
A la tendresse qui ne serait pas rendue
Et dont il ne gardait qu'un triste souvenir.*

*Et sa main se posant sur le clavier d'ivoire,
Un chant funèbre et doux monta dans l'ombre noire
En faisant retentir le chœur silencieux.*

*L'humble moine chantait sa plainte solitaire,
A Dieu redemandait, s'envolant vers les cieux,
Le bonheur à jamais fini sur cette terre...*

MAY ZIADÉ

Le cœur d'un grand poète**CALVOS COMME AMOUREUX ET COMME AMI**

Calvos est un des plus grands poètes de la Grèce moderne nullement inférieur à son compatriote et ami Ugo Foscolo. Mais Calvos n'était pas beau. C'est du moins ce que l'on peut conclure de tout ce qui est arrivé à nos oreilles de bouché en bouche, étant donné qu'aucun portrait de lui n'a été trouvé jusqu'ici. Le savant historien de sa vie, possesseur de toutes — pour ainsi dire — les archives de Calvos, mon éminent ami Camille Antona Traversi ne dit rien à ce sujet.

Mais si Calvos n'était pas beau, il était cependant un terrible conquérant de cœurs. Et quoique réputé pour ses manies, sa misanthropie et son humeur grincheuse, il était auprès des femmes, plein de douceur. Seulement il ne suivait cette tactique qu'autant qu'il le fallait pour les amener dans ses filets. Après la conquête, il les abandonnait et elles ne le revoyaient plus. Et telle qui avait été charmée au début, ne voulait même plus ensuite entendre parler de lui...

Quand Calvos se rendit à Londres, où il eut un grand succès comme professeur d'italien, la langue alors à la mode, (il publia même une grammaire italienne et une anthologie), il se trouva dans un milieu constitué par le beau monde le plus aristocratique et le plus riche de la capitale anglaise. On a gardé de cette époque des lettres de divers élèves qui lui demandaient des conseils pour leur instruction. Toutes celles-là Calvos les avait conquises, et il était en même temps parvenu à s'attirer leur estime.

Dans ce cercle d'élèves — dames et demoiselles — se nouèrent maintes idylles entre elles et le poète. Mais plus d'une lettre trouvée dans ses tiroirs est remplie de propos amers et de plaintes au sujet de son infidélité.

* * *

Dans les papiers de Calvos, il y a deux lettres d'amour écrites par lui et qui montrent combien il était ardent dans ses expressions — un vrai Zantiote!... Elles sont adressées à la même femme. Elle paraît être une jeune Anglaise de famille riche, mais son nom n'est pas mentionné. Voici en traduction ce qu'écrivit le poète des Odes:

«Ton doux regard, ô vierge adorable rendrait amoureux le toi même un chène! Comment donc aurais-je pu espérer que je ne t'aimerais pas dès que je te verrais? Oh! oui je brûle, je suis dévoré d'un feu que je ne sais comment le décrire, d'un feu auquel toi-même tu ne pourrais croire. Mais mes yeux qui, depuis bien des nuits ont cessé de se fermer, mes yeux qui craignent les liens, mes yeux qui versent des larmes brûlantes à l'idée

qu'ils le perdront bien vite, ah! oui, ils m'ont trahi. Ce sont eux qui ont révélé l'état pitoyable de mon cœur.

«Si je savais que tu m'aimes et si je me trouvais près de toi, je n'envierais pas même les immortels de l'Olympe. Mais (ah! je n'en prie ne te fâche pas!) ce que tu montres à mon égard est-ce de la pitié ou de l'amour? Car si tes yeux célestes brillent seulement de pitié tu es cruelle, car tu éveillés en moi une atroce douleur sans que j'aie l'espoir de la guérir. Mais que dis-je? Serais-je plus heureux si tu m'aimais? Mon âme, qui sait combien d'obstacles nous aurions devant nous!. Qui sait si tu ne souffrirais pas toi aussi, ô ma douce espérance!... Oh! avant d'éprouver de la douleur par ma faute, il vaut mieux me mépriser. Dis-moi que tu n'éprouves pas d'amour pour moi. Fais-moi abréger ma vie. Car la douleur et le désespoir me donneront comme remède la mort...»

La seconde lettre n'est pas moins ardente que la première. Calvos laissera voir, à travers les lignes combien il sera malheureux loin d'elle:

«Voici enfin arrivée cette minute que je redoulais tant et que le sort, ému par mes larmes, avait un peu retardée. Mais ce moment ne sera pas le seul mauvais entre nous. Si tu continues ainsi, il en viendra d'autres. A la fin tu me conseilleras, barbare, de m'efforcer de l'oublier! Ah! comment pourrai-je le faire? Moi qui a pris les roses de tes joues et le vif éclat de ton regard... La mort seule peut l'ôter de ma mémoire... Et si, après la mort, il nous reste quelque préoccupation pour cette misérable vie, c'est toi que j'aurai dans ma pensée, toi seule.

«Ah! mon doux amour! Tu ne sais pas que, quand tu me donnes ce conseil amer, tu me rends encore plus amoureux? La douceur de ta voix s'oppose à tout ce que tu dis et couvre les tristes paroles. Je m'éloigne de toi pour que mes larmes ne t'importunent pas et je retourne pour te voir plus tranquille. Mais mon cœur bondit dès que tu me jettes un regard. Et je suis contraint de partir de nouveau plein de flamme et sans me rassasier jamais de te voir.

«Tu espères que, lorsque je serai rentré à Florence, je me calmerai? Mais en dehors de toi, ai-je rien d'autre au monde? Hélas! Au contraire, dès que je te quitterai, d'affreux tourments m'attendent. Dès à présent, dès que j'y pense je commence à pressentir ce qui me guette. Dis-moi, toi, mon âme, es-tu plus heureuse quand tu ne me vois pas? Si je pouvais te voir plus heureuse, même par le sacrifice de ma vie! O, oublie-moi et vis heureuse!»

Avec tout cela Calvos était en amour un égoïste. Il cherchait à satisfaire son

éphémère passion, indifférent aux conséquences. — Par une lettre de son ami italien Pechioli, datée du 6 Janvier 1817, nous apprenons qu'à Florence Calvos — avant de partir pour l'Angleterre — eut une sérieuse aventure amoureuse avec une certaine Judith. Le poète réussit, en lui promettant à maintes reprises qu'il l'épouserait de la faire succomber à ses désirs.

Quand leur ami commun Giulio Mascazoni qui connaissait leurs relations et la folle passion de la jeune fille pour Calvos, apprit la manière cruelle dont son ami s'était comporté, li lui écrivit cette émouvante lettre:

« Ses yeux ont les larmes comme seule nourriture. Pourquoi l'as-tu abandonnée? Qu'elle qu'en soit la cause, confie-la moi, car si tu n'as pas le courage de lui découvrir la dure réalité, laisse-moi tout au moins lui dire la vérité. Cette cruelle incertitude est pire que la mort. Et cependant tu paraissais avoir du cœur. Qu'arrive-t-il donc? me suis-je trompé ou as-tu maintenant changé?

Comme il fallait s'y attendre, Calvos ne donna pas la réponse consolante qu'attendait son amie éplorée. Il était alors entouré de ses belles élèves de Londres qui absorbaient toute son attention. En vrai poète qu'il était, il continuait à moissonner la beauté de la vie, goûtant à l'amour passager pour chaque belle femme qu'il rencontrait.

* * *

Mais si Calvos se montra infidèle dans ses amours, il ne fut pas plus constant dans ses amitiés.

L'action la plus répréhensible de sa vie, celle que ne lui pardonnent jamais les historiens, c'est d'avoir abandonné avec la plus noire ingratitude son ami et bienfaiteur, son compatriote le grand poète Ugo Foscolo. Il était lié à l'auteur des *Sépulcres* et des *Grâces* depuis sa jeunesse, c'est-à-dire depuis qu'il était parti de Zante en Italie pour faire ses études. Ce n'était pas peu pour lui, en arrivant là, de trouver un Zantiote si célèbre et si passionné dans son amour pour sa patrie comme ce Foscolo qui avait chanté Zante avec tant de nostalgie dans ses magnifiques sonnets.

Foscolo, cœur généreux, accueillit son compatriote à bras ouverts, et le soutint de toutes ses forces. Ainsi Calvos, qui manquait alors de moyens de subsistance, put continuer ses études. Foscolo avait apprécié tout de suite le talent poétique du jeune étudiant et son penchant pour les lettres. Il l'accueillit dans sa propre maison, dans le ravissant Bellosquardo de Florence où, inspiré par le milieu paisible, il écrivait les *Grâces*.

Le jeune Calvos avait une écriture

nette. Il copiait les manuscrits illisibles de Foscolo et l'on garde encore dans les célèbres archives de Foscolo, à Livourne de nombreux passages des *Grâces* écrits de sa main. Il avait tout le loisir d'étudier les langues étrangères pour lesquelles il montrait une facilité extraordinaire: le latin, l'italien, le français, l'anglais et même l'hébreu. Foscolo le guidait certainement dans ses premiers essais poétiques.

Mais la belle vie de Bellosguardo et des salons de Florence ne pouvait durer longtemps. Foscolo, poussé pour ses convictions politiques, partit pour Milan, puis s'exila en Suisse. Ainsi les deux amis se séparèrent.

* * *

En Suisse, Foscolo se trouva, après tant de malheurs et d'épreuves, dans une insupportable solitude et il eut voulu avoir auprès de lui un copiste, un ami, une compagnie. Il appela d'abord son ami Silvio Pellico, mais celui-ci n'accepta pas. Il se souvint alors de son ancien protégé André et il écrivit tout de suite à ce sujet à sa noble amie. Currina Mazziotti dont le nom est passé à l'immortalité comme la *Donna Gentile* du poète.

Calvos accepta tout de suite l'offre, bien qu'il eût trouvé une situation de précepteur dans la maison de Fenzi. Son départ fut même si précipité, qu'on le considéra comme une fuite, car il paraît qu'il devait d'assez fortes sommes aux banquiers juifs de Florence. Il arriva en Suisse le 9 Juin 1815.

L'arrivée de Calvos fut une véritable fête pour Foscolo. Il le reçut comme son bon ange, comme «un enfant de son cœur et un apôtre de sa pensée» Mais les deux amis ne purent rester longtemps en Suisse. La police poursuivait Foscolo et cherchait à le livrer aux Autrichiens. Après mille tourments et grâce à l'intervention de son ami Capodistrias — le futur président de la Grèce — qui lui procura un passeport, Foscolo put se réfugier en Angleterre avec son ami Calvos.

* * *

A Londres une nouvelle vie commence pour Calvos. Les Londoniens, et en particulier l'aristocratie, firent à Foscolo un accueil enthousiaste. C'était à qui l'inviterait chez lui, le comblerait de plus d'attentions. C'est ainsi que Calvos fut reçu dans la haute société et devint immédiatement connu des milieux intellectuels de Londres. Il commença, à donner des leçons d'italien — la langue à la mode — à des jeunes filles de l'aristocratie. Elles étaient d'un bon rapport, et lui-même ne dépensait rien. Son bon ami Foscolo s'occupait de tout. Il se chargeait même de le vêtir. Mais ses finances ne tardèrent pas à se ressentir de ce gaspillage et il dut commencer à compter ses dépenses. Nous avons à ce sujet deux lettres caractéristiques de Foscolo.

«Sans me lancer dans des dépenses

extraordinaires, mon séjour avec M. André me coûte 380 livres par an. Il me faut encore plus de cent livres pour nous habiller moi et mon ami. Il me faut donc, par an, cinq cents livres qui équivalent à 1130 sequins.»

Il écrivit aussi à son amie Currina Mazziotti:

«André me coûte assez cher parce que je me comporte avec lui comme un frère et pas seulement comme un ami. S'il n'était pas avec moi j'accepterais diverses invitations d'amis à la campagne et je pourrais faire de grandes économies car je n'aurais pas besoin d'une maison».

Il avait toujours l'espoir que le moment viendrait où son protégé gagnerait assez pour participer lui aussi aux dépenses.

Pauvre Foscolo! Dès que Calvos se sentit capable de subvenir seul à ses besoins, et — le père — dès qu'il comprit que son ami lui serait une charge, il l'abandonna sans pitié, sans le moindre avertissement dans le moment le plus pénible de sa vie, alors que justement il eut dû se comporter envers lui en ami véritable.

Foscolo était invité à la campagne et en rentrant à Londres, il tomba malade et s'alita. Ce fut pour Calvos, qui avait pris sa décision, l'occasion de l'abandonner. Il partit un matin et ne revint plus. Il ne s'intéressa même pas à savoir comment allait son ami, tandis que connus et inconnus passaient chaque jour chez le glorieux poète pour prendre de ses nouvelles.

La déception qu'éprouva le bon et généreux Foscolo se dépeint dans une de ses lettres à la *Donna Gentile*:

«Pendant ma maladie, alors que j'au-

rais eu le plus besoin d'une consolation alors que je n'avais aucun ami aussi intime qu'André, il en a eu assez de me servir de garde-malade. Mais j'étais désormais pauvre. Je me suis malheureusement convaincu de ce que j'avais à peine soupçonné à Zurich, c'est-à-dire qu'il saisissait l'occasion qui lui était offerte de faire un voyage en Angleterre sans bourse déliée. Il m'abandonna ensuite sans même me dire merci.»

* * *

Comme frère, Calvos ne fut pas plus tendre. Une lettre de son frère Nicolas, datée de Trieste, nous en fournit des indices. Son frère lui écrit pourtant avec beaucoup de tendresse et lui dit qu'«il doit certainement savoir jusqu'où va l'amour fraternel».

Malgré tout cela, nous voyons le premier biographe de Calvos, feu De Biasi (*Acritas* 1905) le présenter comme un ami modèle qui donnait des leçons gratis et avait aidé à l'avancement de beaucoup de ses amis.

Une seule explication reste donc: que la gloire de Foscolo l'offusquait et le rendait jaloux de son grand compatriote. Près de lui il craignait de ne pouvoir devenir célèbre. Et Calvos était ambitieux. C'est pourquoi — et ceci est remarquable — Calvos n'a jamais écrit une étude sur le poète des *Sépulcres*, même à l'époque où les lettres et les critiques sur son oeuvre se multipliaient. Ce silence, après la mort récente de Foscolo ne révèle certes pas de bonnes dispositions envers l'ami mort. Si Calvos l'avait voulu, il eut pu nous laisser une foule de renseignements sur la vie de Foscolo.

MARIETTA MINOTTU

LA MORT ARDENTE

Elle a cessé d'être glaciale

La Mort, elle a changé d'aspect.

Elle est belle, trois fois noble, gaie,

Elle est un contact d'une douceur divine.

Elle vient avec des ailes toutes blanches

Comme une messagère de Dieu,

Elle frôle le soldat tendrement

Et avec une suavité de caresse

Elle dit tout bas: «Mon enfant, je viens, vois,

Pour te couronner les cheveux

De myrtes et de lauriers -- les mêmes

Qui fleurissaient aux temps antiques.

Je suis venue te donner la vie

La vie sans déclin et sans fin,

Reçois le souffle immortel

Toi qui a su périr d'une manière si belle.

Ainsi dans une douceur infinie le guerrier

Incline la tête comme s'il s'abandonnait

Sur le sein d'une mère adorée

Et se plonge dans un sommeil exquis...

MYRTIOTISSA

(Traduction de E. Psara)

LETTRE AU BIEN-AIMÉ

«...Tu es parti mon Bien-Aimé, tu es parti
 Je t'ai serré bien fort dans mes bras
 -- Peut-être pour la dernière fois, --
 J'ai plongé mes yeux en larmes dans tes yeux
 J'ai caressé d'une main tremblante tes cheveux
 -- C'est peut-être pour la dernière fois. --
 Tu es parti. Il le faut. Elle t'appelle
 Notre Patrie, notre Grèce Eternelle,
 Tu es parti pour la guerre aux sanglantes hécatombes
 -- Peut-être tu ne reviendras pas. --
 Je suis retournée seule dans mon nid vide et froid
 Et morne et sombre comme une tombe.
 Et mon coeur se serre et l'angoisse le broie
 -- Peut-être tu vas mourir loin de moi...

Il doit se taire ce coeur, étouffer ses sanglots
 La Patrie crucifiée à son secours t'appelle!
 Va donc... Et sois béni. Adieu mon Bien-Aimé!
 C'est notre Hellade martyre qui t'appelle au combat
 Meurs pour Elle s'il le faut, meurs et oublie moi...
 Donne lui ta jeunesse, ton sang de feu, tes bras,
 Nous n'avons pas le droit d'être heureux pendant
 [qu'Elle
 Du haut de son calvaire, pleurant sur ses ruines
 Empourpre de son sang sa couronne d'épines.
 Va... si tu n'allais pas, si cédant à mes larmes
 Tu restais près de moi abandonnant tes armes
 Nos heures les plus divines seraient empoisonnées.
 Son Fantôme en Deuil couvert de plaies saignantes
 Et son cri de détresse au milieu des baisers
 Changerait en torture nos amours riantes.

Il est pourtant atroce pendant mes nuits de veille
 De songer qu'à cette heure, là-bas, très loin de moi,
 Peut-être sur le sable coule ton sang vermeil
 Que tes mains que j'aime et qui me caressaient,
 Par le fer et le feu broyées, s'étendent inertes
 Et qu'au soir tombant, dans la plaine déserte
 Les chacals affamés, les hyènes farouches
 Viennent dévorer les joues et viennent mordre la bou-

[che
 Qui me disait «je t'aime!» brûlante sous mes baisers.
 Mais il est plus affreux de songer qu'à cette heure
 Sur l'Acropole divine, au Parthénon sacré
 Le Drapeau dl lis et d'azur, insulté
 Flotte et se dresse comme Jésus crucifié
 Entre les deux brigands profanes, ravageurs
 Entre les deux drapeaux par l'Enfer engendrés,
 Et soupire au souffle du vent et son soupir
 Retentit dans nos coeurs et les déchire.
 Va donc mon Bien-Aimé... La Grèce Eternelle
 Du haut de son Calvaire à son secours t'appelle.
 Vole vers Elle brandissant ton épée
 -- Va mon Bien-Aimé, oublie moi. --
 Brise ses chaînes, tranche la tête du Monstre, comme
 Fais reflourir les lauriers sous tes pas, [Persée,
 Sur son trône fais la remonter,
 Et teins lui de ton sang une pourpre nouvelle,
 Une pourpre impériale plus belle qu'autrefois
 Va, mon Bien-Aimé, meurs pour Elle, oublie moi.
 -- Nous n'avons pas le droit d'être heureux, pendant
 [qu'Elle
 En robe de Deuil, couverte de sang, enchaînée,
 Là-haut, gémit sur sa Croix.

E. PSARA

LA VIE COMMENCE

DEMAIN

Tous les grands films de Charlie Chaplin se terminent par une déception. Mais Charlot hausse les épaules, se relève et repart en faisant des moulinets avec sa légendaire badine. Charlot c'est l'éternelle espérance, le Juif errant de la Terre Promise.

Il n'y a pas trois vertus théologiques. Il n'y en a qu'une : la foi et la charité ne sont que deux formes de l'espérance.

L'espérance : l'étoile errante des rois mages et des bergers. Le bouchon de foin ou la carotte qu'on tient devant l'âne pour qu'il avance. Le grand moteur de l'humanité.

Extrait d'une vieille lettre : «... si j'oublierais, mon amie?» Mais oui, même l'inoubliable. Pourquoi nous chanter des romances? Nous savons bien tous, que l'oubli est nécessaire. Le regret est à base d'oubli au moins autant que de mémoire.

Que d'autres murmurent contre la vie, qui chaque jour, comme Pénélope, défait un peu de ce qu'a tissé la veille. Pour moi je lui sais gré de ce travail mélancolique. C'est grâce à elle que je renaiss chaque matin, neuve, imparfaite et curieuse.

Il y a des gens qui nient le progrès. Ils ont tort. Chaque semaine, une invention surgit qui nous apporte quelque commodité nouvelle, et je ne suis pas éloignée de croire qu'un jour viendra, dans quelques milliers d'années où l'on pourra vraiment vivre, ce qui s'appelle vivre, c'est à dire jouir de la vie d'une manière vraiment confortable.

Pourquoi chercher à consoler les gens des malheurs qui les affligent? Croyez-vous donc qu'ils aient besoin de vous pour se consoler?

Vous souvenez-vous du sonnet d'Oronte :

Belle Philis, on désespère
 Alors qu'on espère toujours

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.
 Mais la vérité est toute autre :

Car, Philis, quand on désespère
 C'est que l'on espère toujours.

Je ne m'ennuie jamais, et je le regrette, car l'ennemi est la preuve qu'on a du temps devant soi, et qu'on trouve ce temps long.

Dites-moi le pays où l'on peut trouver — quelle mine d'or ou quel puit de pétrole vaudrait cette découverte — où l'on peut trouver le temps long. J'y émigre sur l'heure pour y exploiter ce filon merveilleux.

Maurienne

QUI ME DIRA

- 1.— Qui me dira à quoi pense l'ouvrière-vieille-fille qui travaille à une parure de jeune mariée?
- 2.— Qui me dira pourquoi, le lendemain de son mariage, la jeune mariée n'a plus son regard de jeune fille?
- 3.— Qui me dira pourquoi les femmes trouvent naïfs leurs rêves de jeunes filles et vont jusqu'à en parler -- si elles ne les ont pas oubliés -- un peu trop à la légère (je ne veux pas dire avec ironie)?
- 4.— Qui me dira ce que sent l'épouse stérile qui voit passer dans la rue un jeune ménage poussant une voiturette d'enfant?
- 5.— Qui me dira pourquoi les jeunes filles d'aujourd'hui ont honte de rougir?
- 6.— Qui me dira pourquoi les femmes ne comprennent pas que, comme elles, l'homme peut avoir parfois des mouvements de pudeur (physique ou autre)?
- 7.— Qui me dira pourquoi la plus belle femme devient laide dès qu'elle se met à raconter des histoires grossières?
- 8.— Qui me dira pourquoi le sourire va mieux à la femme que le rire?
- 9.— Qui me dira pourquoi, après le mariage, la femme se sent plus libre et l'homme beaucoup moins?
- 10.— Qui me dira pourquoi l'homme ne veut pas que la jeune fille connaisse le plaisir sexuel, alors que lui s'en donne à coeur joie?
- 11.— Qui me dira pourquoi l'homme perd sa jeunesse et quand exactement il la perd?
- 12.— Qui me dira pourquoi le «vieillard célibataire et riche» thésaurise et se prive de tout, bien qu'il sache qu'il va bientôt mourir?
- 13.— Qui me dira pourquoi les riches même philanthropes, ne peuvent pas comprendre ceux qui ont faim?
- 14.— Qui me dira pourquoi les pauvres qui s'enrichissent oublient facilement leurs frères en pauvreté?
- 15.— Qui me dira pourquoi, immédiatement après l'accouchement, le scorpion femelle tue le scorpion mâle?
- 16.— Qui me dira pourquoi, l'acte sexuel terminé, l'homme et la femme éprouvent le besoin de se taire?
- 17.— Qui me dira pourquoi certaines femmes soignent beaucoup plus leurs ongles que leurs parties intimes?
- 18.— Qui me dira pourquoi beaucoup de femmes se soignent avant le mariage et se négligent après?
- 19.— Qui me dira pourquoi, bien que sachant que les cigarettes rendent la bouche puante, bien des femmes ne cessent de fumer?
- 20.— Qui me dira pourquoi certaines femmes obligent leurs amants à fumer?
- 21.— Qui me dira pourquoi l'homme n'est jamais heureux, lui qui possède beaucoup plus qu'il ne faut pour l'être?
- 22.— Qui me dira pourquoi l'homme oublie sa prétendue supériorité sur la femme quand il est avec elle dans le même lit?
- 23.— Qui me dira pourquoi l'homme qui se dit supérieur à la femme, supporte beaucoup moins qu'elle les insultes et les injures?
- 24.— Qui me dira quel goût a exactement le baiser?
- 25.— Qui me dira quel goût a le baiser refusé?
- 26.— Qui me dira quel goût a le baiser qu'on a vite obtenu?
- 27.— Qui me dira pourquoi les banquiers ne pensent pas comme vous et moi?
- 28.— Qui me dira pourquoi les banquiers ne prononcent que des oracles?
- 29.— Qui me dira pourquoi les banquiers sont des phénix aux yeux de bien des gens?
- 30.— Qui me dira pourquoi la plupart des banquiers sont d'une extrême propreté physique?
- 31.— Qui me dira à qui est la faute s'il y a un tel abîme entre la vie de tous les jours et l'idée qu'on s'est faite du Bien et du Mal?
- 32.— Qui me dira pourquoi les hommes n'agissent pas de manière à devenir ce qu'ils veulent qu'ils soient?
- 33.— Qui me dira si les hommes veulent vraiment être meilleurs qu'ils ne sont?
- 34.— Qui me dira pourquoi les hommes aiment la vie en gros et la détestent en détail?
- 35.— Qui me dira pourquoi certains hommes adorent leurs enfants et haïssent la société?
- 36.— Qui me dira pourquoi certains hommes mangent gloutonnement chez eux et prennent, en société, un air neurasthénique?
- 37.— Qui me dira pourquoi certains hommes ont l'appétit joyeux et la digestion triste?
- 38.— Qui me dira pourquoi bien des personnes, qui se disent amies, parlent avec un sans gêne étonnant de la précarité de l'amitié?

- 39.— Qui me dira pourquoi les célibataires qui se marient tiennent à distance leurs anciens amis?
- 40.— Qui me dira pourquoi le sens du ridicule est aigu chez certaines personnes et nul chez d'autres?
- 41.— Qui me dira pourquoi une femme paraît aujourd'hui indécente quand elle décroise les jambes?
- 42.— Qui me dira pourquoi nous ne pensons à la mort que quand nous suivons un corbillard?
- 43.— Qui me dira pourquoi, en éclatant, la première bombe de cette guerre a redonné à Dieu tout son prestige?
- 44.— Qui me dira pourquoi, aujourd'hui tout le monde est grand politique?
- 45.— Qui me dira pourquoi ceux qui cherchent à discuter publiquement les causes de la défaite de la France ne se rendent pas compte que, ce faisant, ils rouvrent une plaie trop douloureuse?
- 46.— Qui me dira pourquoi il y a tant de gens qui ne savent pas que, devant les grandes douleurs qui dépassent notre pauvre entendement humain, le silence est ce qu'il y a de plus décent à faire, et que les paroles, même de consolation, irritent plus qu'un affront?
- 47.— Qui me dira pourquoi chacun pense que «sa» douleur est ce qu'il y a de plus sacré au monde?
- 48.— Qui me dira pourquoi certaines personnes qui souffrent prennent le monde en pitié?
- 49.— Qui me dira pourquoi quand vous souffrez vous avez tendance à accuser le monde d'incompréhension et d'égoïsme?
- 50.— Qui me dira pourquoi quand vous êtes de bonne humeur tous les hommes paraissent excellents?
- 51.— Qui me dira pourquoi le spectacle d'un pauvre déguenillé marchant sous la pluie est pour vous l'objet d'un gêne momentané?
- 52.— Qui me dira pourquoi bien des gens prennent pour de l'expérience la somme de leurs petits chagrins?

(à suivre)

A. KHEDRY

Les évasions de l'esprit**A PROPOS DU GÉNIE DE BEETHOVEN**

BEETHOVEN

Il est rassérénant de pouvoir méditer encore sur des sujets hors d'époque et qui sont d'autant plus inutiles à la conduite de la guerre qu'ils font partie des plus beaux ornements de la paix. La forme passive de cette guerre précisément donne à l'esprit une activité

inquiète et les Foyers des soldats par exemple, tant dans la zone intérieure que dans celle des armées, abritent des lectures et des travaux qui, en d'autres temps, surprendraient l'observateur.

C'est pourquoi une question comme celle-ci: «la maladie de Beethoven a-t-elle été néfaste à son génie?» n'est pas un simple sujet de dissertation. Elle permet à la pensée de se fixer et de pénétrer comme une vrille le mystère de la création artistique. La méditation qui en découle raffermi l'âme, rassure l'esprit. La vie intellectuelle exige un effort constant pour l'individu voué à des fonctions mécaniques ou à des travaux mercenaires. Dans un pays comme la France dont le grandeur est fonction de l'épanouissement de la personnalité humaine, les contraintes de la guerre déterminent chez l'individu un repliement, un refoulement, dont il cherche constamment à s'évader. Il y jarvient toujours ainsi qu'en témoignent les oeuvres d'une longue lignée d'écrivains et d'artistes formés par le malheur des temps.

Les préoccupations de l'esprit restent donc essentielles à l'extrémité occidentale de l'Europe où elles ont trouvé refuge, et constituent, au demeurant, la seule promesse d'une Paix future qui soit une Paix juste et féconde.

Artiste formé par le malheur des temps? En est-il un plus grand que Beethoven qui, dans une Europe que la Révolution française avait ébranlée, que les aigles napoléoniens avaient dominée, que les haines avaient divisée, connut tour à tour l'enthousiasme et la désillusion, la gloire sans soutien et la misère sans espoir? Et quand aux malheurs des temps s'ajoutent les malheurs individuels, tels que la maladie héréditaire et les accidents physiques, quelle est donc la source même du Malheur?

«La malaïde de Beethoven fut-elle néfaste à son génie?».

Elle le fut sans doute, mais Beethoven ne devait-il pas son génie à son état de malade?

Car il faut distinguer, pour juger sainement, deux époques dans la maladie de Beethoven: celle des prédispositions et du mal latent, et celle des accidents physiques et du mal révélé.

En effet, Beethoven était fils d'alcoolique et portait une lourde hérédité. Il avait le foie sensible et il n'est pas étonnant que l'abus de la boisson, les dernières années de sa vie, ait provoqué la cirrhose du foie dont il est mort. L'état maladif du grand musicien a déterminé son humeur, sa timidité, son repliement sur lui-même. Quant à la surdité, le Dr. Marage a écrit à ce propos dans ses observations médicales:

«Si Beethoven avait été atteint d'otite scléreuse, c'est-à-dire s'il avait été plongé dans le noir accoustique, «*intus et extra*», à partir de 1801, il est probable, pour ne pas dire certain, qu'il n'aurait écrit aucune de ses oeuvres. Mais sa surdité, d'origine labyrinthique, présentait ceci de particulier que, si elle le retranchait du monde extérieur, elle avait l'avantage de maintenir ses centres auditifs dans un état constant d'excitation, en produisant des vibrations musicales et des bourdonnements qu'il percevait parfois avec tant d'intensité... Si elle avait supprimé les vibrations extérieures, elle avait augmenté les bruits intérieurs...»

«Les malades atteints de la labyrinthie, note encore le Dr. Marage, entendent souvent de beaux airs instrumentaux, des chants splendides qui les illuminent, mais qu'ils s'épuisent à saisir, sans pouvoir les retenir au passage... (1).»

Ne sont-ce pas là les explications de ses «trous», de ses «ombres» qui ne donnent que plus de prix à l'équilibre et à la lumière du génie de Beethoven?

S'il est vrai que les compositions du maître ont elles aussi souffert les dernières années, des maux qui accablaient son corps, sa production antérieure à la déclaration ou à l'aggravation de ces maux atteint les frontières du sublime.

Les bourdonnements qui assaillaient ses oreilles ont été transformées par son esprit en oeuvres d'art. Comme l'a écrit Romain Rolland, dans son étude sur le grand musicien:

«Chacun de nous peut entendre, dans ses nuits d'insomnie et de fièvre, le grondement de son sang, qui bruit dans ses artères. Mais il n'est donné qu'à Beethoven de mettre en marche, sur ces rythmes, les peuples de ses symphonies. Et c'est là le génie: — du Chaos, il fait un monde».

Un monde, en effet, un univers contenu dans les limites humaines, ramené au concert humain, un monde de folie et de fièvre réduit, à travers la musique, au battement du coeur le plus simple, comme celui du paysan chez qui mourut Beethoven et qu'évoque magistralement Alphonse Karr dans «Sous les tilleuls».

«...Ils semblèrent se consulter et reprirent les instruments: ils recommençaient; cette fois, leur exaltation était au comble; leurs regards étaient humides et brillants.»

«Mes amis, dit Beethoven, je suis bien malheureux de ne pouvoir prendre part au plaisir que vous éprouvez, car moi aussi, j'aime la musique; mais vous vous en êtes aperçus, je suis sourd au point de n'entendre aucun son. Permettez-moi de lire cette musique qui vous fait éprouver une si vive et si douce émotion.»

«Il prit le cahier et ses yeux s'obscurcirent, sa respiration s'arrêta, puis il se mit à pleurer et laissa tomber le cahier. Car ce que jouaient les paysans, ce qui les enthousiasmait, c'était l'allegretto de la «Symphonie en la» de Beethoven.»

«Toute la famille se rassembla autour de lui, lui exprimant par signes leur étonnement et leur curiosité. Pendant quelques instants encore, les sanglots convulsifs l'empêchaient de parler; puis il dit: «Je suis Beethoven».

«Puis tout d'un coup, il se leva, s'assit devant le clavecin, fit signe aux trois jeunes gens de reprendre leurs instruments, et il joua lui-même ce chef-d'oeuvre. Il était tout âme, jamais musique ne fut plus belle, ni mieux exécutée.»

«Quand ils eurent fini, Beethoven resta au clavecin et improvisa des chants de bonheur, des chants d'actions de grâces au ciel, comme il n'en avait pas composé de sa vie.»

«Une partie de la nuit se passa à l'entendre.»

«C'étaient ses derniers accents...»

Sans doute la dispute autour du «cas Beethoven» restera-t-elle éternellement ouverte. Souhaitons-le, car elle prouve la vitalité de l'esprit que la disgrâce d'une époque peut momentanément obscurcir, mais non pas à tout jamais effacer.

S. STEVI

1) - Ref... Romain Railland (Beethoven)

POÈME

Qui a renversé la fenêtre

La vision en est toute inutilisée

Une mémoire d'eau

s'accroche à l'azur des vitres

Un triangle d'ailes s'est figé

Dans le coeur des hirondelles

Un arbre a perdu son feuillage

Et le vent le retrouve dans la veinure des pierres

Ici tout un monde s'ouvre avec fraîcheur

Les doigts de l'âme sont pris entre la lumière et les volets

Entre l'espace et les yeux se sont abandonnées

Tant de choses muettes

Mais la tristesse veille sur la joie

Ah! refaire toujours ce chemin avec les pas de l'innocence

Tout est là

Refaire ce chemin avec les ombres des grands peupliers

Et leurs feuilles d'argent

Et doucement comme pour prier

Unir les doigts pensifs aux ronces familières

Tout est là

Comme celui qui ouvre le premier

La porte de sa demeure

Et regarde les enfants se réveiller

Avec des yeux pleins de songes marins

Je retrouve les routes blanches

Les arbres dans le vent

Le soleil sur les dalles

Le désert

les palmes

les fleurs

Les sources

les fruits

Et je leur dis le rêve des bêtes quotidien

Tant de choses dans leur miracle

Restent sans connaissance.

ARSÈNE YERGATH

Un peu d'histoire (1914-1918)

LA RUPTURE DU FRONT DE MACEDOINE

A l'occasion du 23ème anniversaire de la rupture du front Balkanique par les armées alliées, rupture qui fut le commencement de la libération de la Serbie du joug Austro-allemand et la fin des hostilités dans la péninsule Balkanique nous publions ci-après des notes que le Général Gargalidis publia le 8 octobre 1928 dans le grand quotidien athénien «Proia» et que notre collaborateur M. Georges Vasdekis a bien voulu traduire pour nos lecteurs.

Dans ces notes on remarquera la contribution importante que l'armée hellénique, en coopération avec l'armée Serbe, porta aux opérations, contribution reconnue d'ailleurs par les Français et les Britanniques qui combattirent sur le front de Doirani à ses côtés.

Nous publions cet article persuadés que bientôt nous verrons de nouveau la Grèce et la Yougoslavie libérées du joug Bulgare-nazi travaillant pacifiquement pour le progrès et la prospérité des Balkans.

Il a été dit, écrit, soutenu et crû que la voie d'accès à leur patrie a été ouverte aux Serbes, lors de l'attaque sur le front de Macédoine par les Français, seuls, des 122ème division et 17ème coloniale à Dobropolié.

Ceci n'est vrai qu'en partie seulement; parce que simultanément, sinon avant l'attaque de Dobropolié, les Grecs du 35ème régiment d'infanterie avait, à eux seuls, sur le mont Golo Bilo, fait une brèche de 7 kms. de large, donnant accès en Serbie.

Cette brèche les Grecs l'élargirent, en coopération avec les Serbes, à gauche, à Veternik, par la prise du Mont Koukourouz-Schlem (1.345 m.) qui barrait à ceux-ci la voie d'accès nouvellement ouverte sur laquelle il venait de commencer leur marche triomphale et, à droite, par la prise, par les Grecs seuls, de Preslap et la libération de Zborsko, par lesquels purent être engagées sur la voie serbe les armées franco-grecques fraîchement éprouvées du détachement Roy.

Et enfin lorsque dans le développement des opérations surgit le formidable barrage de Houma ce furent les Grecs du 35ème régiment d'infanterie qui, les premiers, par une poursuite sans répit de l'ennemi, battu à Zaréna, lui donnèrent le coup de grâce et réussirent par une marche forcée vers Marianska à cerner Houma et à contraindre l'ennemi à brûler ses installations et à faire sauter ses dépôts de munitions et de vivres dont les lueurs d'incendie confirmaient aux armées alliées se battant à l'arrière son désespoir et éclairaient la marche de nuit du 35ème régiment d'infanterie grecque vers Konsto.

Il est de notre intention de prouver les assertions que nous venons d'avancer par la citation de documents français officiels, l'étude comparée de publications françaises s'y afférant notamment celles d'écrivains qui, involontairement, ont vu le rôle joué par les Grecs et enfin par la communication des détails relatés dans les rapports français sur le développement de l'offensive dont la bonne foi ne saurait être contestée.

Le premier livre sérieux écrit sur l'offensive du front de Macédoine est celui de l'historien militaire, colonel Bujac et qui s'intitule : «*L'offensive du front de Macédoine de septembre 1918*».

Ce livre a servi de base à toute publication ultérieure, c'est pourquoi les impressions et les conclusions qu'il comportait, à force d'être répétées, ont donné le sentiment du définitif et de la vérité alors même que certains renseignements inexacts ou simplement incomplets du fait soit de la déficience de l'informateur ou de sa mauvaise foi soit de la description unilatérale des opérations.

Dans le chapitre intitulé «*La Rupture*» qui décrit en détail le rôle joué par les deux armées serbes (lors de l'attaque du 15 Sept) desquelles faisaient partie la 122ème division et la 17ème coloniale françaises, citant jusqu'aux noms des soldats qui se distinguèrent et ceux des tranchées conquises à l'ennemi dans le secteur de Dobropolié il est dit ce qui suit.

En somme, à 5.30 du 16 de ce mois, soit 24 heures après le début de l'offensive toute la première ligne de l'ennemi a été occupée dans toute sa profondeur, à l'exception d'un petit secteur à gauche de la 1ère armée.

Enfin résumant l'activité des armées franco-serbes à qui il avait été ordonné de disloquer le front, le distingué soldat et historien écrit :

— L'après-midi de la 2ème journée (16 sept) la rupture de la ligne défensive bulgare était un fait accompli.

La largeur du front occupé par les armées franco-serbes chargées de la rupture était de 12 kms. 500 pour le 1er corps d'armée et 17 kms. pour le 2ème soit 29 kms. 500.

Sur cette distance étaient répartis 75 bataillons franco-serbes et 58 canons contre 26 bataillons bulgares et 140 canons. Ce dispositif est le premier succès militaire de Franchet d'Esperey qui réussit par une action secrète et rapide à affronter l'ennemi le jour de l'attaque avec des forces numériquement supérieures et à bénéficier ainsi de l'effet de surprise.

Les deux paragraphes ci-dessus du livre de M. Bujac se rapportant à la description détaillée de l'activité particulière de certaines unités du front dont la véracité du reste n'est pas contestée, ont donné l'impression que la rupture principale de la ligne de défense bulgare, et non de ce secteur déterminé du front, a été l'oeuvre des 122ème division et 17ème coloniale françaises, seules, à Dobropolié.

Vraisemblablement, M. Bujac, au moment de la rédaction de son livre, croyait qu'aucune offensive simultanée n'avait eu lieu sur le reste de ce front. Et ceci en raison des ordres qui stipulaient que l'attaque se ferait par le secteur tenu par les franco-serbes et qu'elle ne serait suivie par des attaques sur d'autres points qu'après la rupture du front et l'avance de ces armées à une certaine profondeur.

Il semble qu'il ait échappé à M. Bujac que durant la bataille les instructions générales et les plans sont subordonnés, étant donné l'impression, à l'initiative du commandement surtout lorsque celle-ci contribue à la réussite de l'objectif commun.

M. Bujac écrivit plus tard un second livre dont le titre est : « *Le Rôle de l'armée grecque lors de l'offensive de Macédoine* ».

Voici en quels termes il le décrit :

— « Le matin du 15 sept. deux divisions françaises (la 122ème et la 17ème coloniale) et la division serbe Tsoumadias perçaient la première ligne bulgare (Dobropolié); la division de Timok et la division serbe s'infiltrant par la brèche, arrivaient dans l'après-midi devant la 2ème ligne dont la forte résistance ne fut brisée que le lendemain.

A droite de la 2ème armée serbe (division Timok) les deux bataillons du lieutenant colonel Gargalidès occupaient les tranchées de Golo Bilo et délogeaient l'ennemi de toute sa première ligne depuis Soussitsa jusqu'à Poroï. Des patrouilles actives harçèlent l'ennemi et gardent le contact avec sa deuxième ligne sur le secteur Preslap-Zborsko.

Par cette citation, M. Bujac, semble vouloir rectifier l'omission involontaire de sa première relation des opérations.

Le secteur de Soussitsa à Poroï, cité par M. Bujac, conquis sinon avant, du moins simultanément que Dobropolie par les Français, d'une largeur de 7 kms. et d'une profondeur de 4 kms d'un terrain montagneux et difficile, était tenu par le 11ème régiment bulgare ainsi que par toute l'artillerie de Golo Bilo et de Preslap qui avait concentré tous ses feux sur les deux bataillons grecs.

La confrontation des deux livres de M. Bujac permit ainsi de préciser le rôle du 35ème rég. d'infanterie grec et de faire valoir son activité, activité que le témoignage du général d'Anselme que nous allons citer, viendra confirmer.

Au sujet de la prise de Preslap par les troupes grecques, M. Bujac écrit :

« Le lieutenant colonel Gargalidès, laissant deux compagnies à Golo Bilo (afin de garder le contact avec les Serbes d'une part et le détachement Roy de l'autre) avance des 4 h. sur Preslap. Le terrain est difficile. Les hommes se débarrassent de tout poids superflu et s'entraident à l'occasion pour franchir les pentes abruptes. Une vive résistance de la part des Bulgares est rencontrée à la hauteur 1.421 (14 h. 40) et près de Preslap (hauteurs 1.461 et 1.357). Malgré cela, tard dans l'après-midi l'infanterie occupe Peslap.

La victoire grecque de Preslap, suivant le sanglant échec de Zborsko du détachement Roy qui laissait croire qu'il ne serait pas possible de déloger l'artillerie bulgare de Preslap et par conséquent arrêterait l'avance de l'aile droite de la 2ème armée serbe,

eut un tel effet que les officiers français du détachement Roy disaient du 35ème rég. d'inf. grec « *qu'il ne se bat pas mais qu'il fait des miracles* ». De son côté le général d'Anselme décernait téléphoniquement, de Zborsko, au colonel du régiment la croix de guerre avec étoile d'or l'informant que l'officier de son état-major, Tacian viendrait la lui remettre « *sur le champ de bataille* ».

Voici enfin, ce que dit du 35ème rég. d'inf. grec, M. Bujac, dans son second ouvrage :

« Un de mes amis m'écrit : le 35ème rég. fut magnifique. Lorsque le 4 octobre je le retrouvai à Tsarevo Sélo, près de la frontière bulgare, je ne pus retenir mon émotion devant ces hommes qui durant 10 jours n'avaient pas pris un morceau de pain, qui avaient enduré des fatigues énormes, marchant à travers monts, se couchant à la belle étoile à 2.000 m. d'altitude, vivant de rien, hâves et squelettiques, sans souliers, mais malgré tout souriants et joyeux. Et lorsqu'on leur demandait dans leur langue où ils allaient : « à Sofia » répondaient-ils, *Quelle fut leur déception lorsqu'il leur fut ordonné de s'arrêter à la frontière bulgare, entre Bregalnitsa et le Strymon, j'étais là et je la vis.* »

La parution du premier ouvrage de M. Bujac fut suivie d'une conférence du lieutenant colonel Huntziger, donnée au Lycée de Galata Sérail à Constantinople le 19-12-1919 devant les officiers français et publiée par la suite, en volume.

Les renseignements du lieutenant-colonel Huntziger ayant été puisés vraisemblablement dans le premier livre de M. Bujac aucune mention ne fut faite du 35ème rég. grec d'infanterie.

Cette omission blessante bien qu'involontaire provoqua une réponse, de la part de l'auteur de cet article, parue en librairie sous le titre : « *Aux armes! Les Grecs!* »

Voici ce qu'il y écrivait :

« Le général d'Anselme commandant le groupe de divisions, voisin des Serbes. Il avait sous ses ordres la 16ème division (général de brigade Desserre) le 11ème rég. grec d'infanterie (Panayotakos) le 8ème colonial et le groupe du général Rodet (d'Ossiani à Veternik) avec le 8ème rég. grec (Kouroussopoulos), le 4ème colonial et le 35ème rég. grec (Gargalidès).

« Selon les ordres donnés la 2ème armée serbe devait attaquer et capturer Topoletz vers 10 h. du matin le 15 sept. Apr.s la chute de Topoletz la 4ème division française devait prendre d'assaut Zborsko; le 35ème rég. d'inf. grec devait rester sur place pour assurer la liaison entre Serbes et Français.

« Comme deuxième objectif il avait été assigné à l'armée serbe de s'emparer de Blatetz, à la 4ème division de capturer Preslap (nid d'artillerie bulgare) et de faire sa jonction à Blatetz avec les Serbes; au 35ème rég. de se concentrer derrière ses tranchées et d'attendre l'ordre d'attaque.

(L'exécution). « La 2ème armée serbe n'arrive pas à atteindre la ligne de défense bulgare. La 4ème division ne peut par conséquent pas attaquer, Topoletz n'étant pas tombée.

« C'est alors que le 35ème rég. — malgré les ordres contraires — attaque à sa gauche, brise le front ennemi et avance de 2 kms 500. Il se porte ensuite, à gauche, vers le secteur réservé aux Serbes s'empa-

re du poste bulgare de Koukourouz Schlem et contraint l'ennemi faisant face aux Serbes à la retraite dans la nuit du 15 au 16 septembre.

«Le 16 sept. à 4 h. du matin le 35ème rég. attaque en masse et déloge l'ennemi de Golo Bilo sur un front de 7 kms sur 4 kms de profondeur malgré un violent tir d'artillerie partant de Preslap.

«Les Serbes, à 7 h. du matin se préparent à bombarder Koukourouz-Schem, mais s'apercevant que les Grecs s'y trouvent déjà, ils se portent à leur rencontre.

«Cependant la 4ème division française échoue devant Zborsko et immobilise l'armée serbe. C'est alors que le général Rodet prie le Colonel Gargalidès de se porter contre Preslap mais «avec beaucoup de précaution, aucun secours ne pouvant lui être porté». Le 17 sept. à 4 h. du matin l'attaque est déclenchée et aboutit après un combat acharné à la prise de Preslap. Le Colonel Gargalidès se voit octroyer à cette occasion la croix de guerre par le général d'Anselme et Franchet d'Esperey le cite à l'ordre du jour. Zborsko est à son tour encerclée et les Bulgares fuient vers Zarenc. La 2ème armée serbe se dirige vers Topoletz et Stoudéna Voda tandis que le 18 sept. le 35è. rég. se trouve à Blatetz 3 heures avant celle-ci.

Le 4 Avril 1919, de Palanga en Roumaine, le Colonel Gargalidès soumit, en vue d'être approuvé par le Général d'Anselme, un rapport à la 2ème division grecque dans lequel il est relaté ce qui suit :

a) des détachements du 35ème rég. grec ont, les premiers, après l'attaque, capturé dans la nuit

du 15 au 16 sept. 1918, le poste d'observation bulgare de Koukourouz-Schlem. Le général d'Anselme eut à confirmer la nouvelle aux Serbes qui s'apprétaient le matin du 16 sept. à monter à l'assaut de cette position.

b) que le 16 sept. 1918, à 4 h. du matin, 2 bataillons du 35ème rég. sous le commandement de Gargalidès occupèrent toute la ligne de fortification bulgare du Mont Golo Bilo et réalisèrent ainsi la première brèche sérieuse dans le dispositif ennemi.

c) que l'après-midi du 21 sept. 1918 durant la bataille de Zaréna les deux bataillons du 35ème grec ayant avancé par le Mont Djéna au nord de Kovosko réussirent l'encerclement de Houma et du poste 560 et obligèrent les Bulgares à faire sauter leurs installations et à une retraite précipitée qui se généralisa sur tout le front.

d) que les 2 bataillons du 35ème grec arrivèrent les premiers derrière Houma, à Konsko, le 22 sept. 1918 à midi et attaquèrent avec succès l'arrière-garde ennemie à Seremenli.

Le rapport fut remis par la 2ème division au général d'Anselme (chiffre de repère 591) qui le retourna avec l'annotation suivante :

«Certifié conforme à la réalité. Le Colonel Gargalidès et son régiment ont montré une conduite «très brillante» durant l'attaque de Macédoine, surtout du 15 au 22 sept 1918, à laquelle j'ai rendu hommage dans mon ordre jour y relatif.

Le 18 Avril 1919.

Général d'ANSELME

Vieux Chants Hindous

LE CHANT DE LA JUNGLE

Vous souvenez-vous.

Princesse,

De ce chant sauvage

De la Jungle,

Quand le Maharadja

Rentra de chasse

Et fit jeter à vos pieds,

Tel devant l'autel

Du grand Boudha,

Des jaguars morts,

Des tigres royaux,

Des lions et des léopards,

Tous, l'oeil éteint,

Mais aux griffes

Monstrueusement

Crispés

Dans le spasme suprême

De la mort.

O, princesse!

A ce moment divin,

Dans vos atours

De diamants

Chatoyants,

Vos yeux luisaient

Etrangement!

De vos lèvres

Sourdait

Invinciblement

Le vieux chant hindou

Que rythmaient

Les ondulations lascives

De votre corps si souple.

Et ce chant disait :

« Héilali! Héilali, Héilali!

« La jungle atroce

« En mon âme

« S'anime!

« Les cruautés hystériques

« Inassouvies

« Des grands fauves

« Aux aguets

« S'exaspèrent

« Dans les globes

« Luisants

« De mes yeux.

« O! bondir, déchirer,

« Détruire.

« Détruire sans cesse,

« Sans arrêt!

« Sous mes crocs

« Sanglants

« Sentir panteler

« La proie.

« Muée en bête monstrueuse

« Si je pouvais anéantir

« La lumière,

« Etrangler la clarté,

« Quel monde nouveau

« Je créerais

« A la race supérieure

« Des grands fauves

« De la Jungle!

« La haine, la rage, la folie

« Ont leur puissante

« poésie

« C'est celle des grands fauves

« De la Jungle.

« Héilali! Héilali! Héilali!

« La jungle monstrueuse

« En mon âme

« s'anime!

« Héilali!

Sur un Grand Peintre Suisse

LE SOUVENIR DE HODLER



FERDINAND HODLER — Massif de Montagne

Ferdinand Hodler est mort le 18 mai 1918, discuté mais non point contesté. Il avait marqué son temps d'une empreinte ineffaçable : celle que laissent les hommes résolus à suivre leur chemin, et rien que leur chemin. Reconnu, tardivement, comme un maître par notre étroit pays contrasté comme par l'opinion européenne, il eut toute sa vie à lutter contre les partis pris et l'immobilisme de ses compatriotes. Lorsque son règne vint, il était déjà chargé d'ans et de gloire étrangère...

Fils de pauvres gens, il naquit le 14 mars 1853 à Berne. Il passa sa jeunesse dans la ville fédérale, puis à la Chaux-de-Fonds, enfin à Steffisburg où son beau-père l'initia à la peinture vers laquelle il se sentit constamment attiré. En 1869, il se trouve être l'apprenti d'un certain Sommer, peintre à Thoune, peintre « commercialisé », si l'on ose dire. Il dut, sous sa direction, fabriquer de nombreuses vues documentaires destinées aux touristes de passage désireux d'emporter avec eux moins des paysages interprétés que l'exacte copie des lieux où les portait leur caprice. En guise de compensation, le jeune Hodler fut autorisé, il est vrai, à entreprendre quelques compositions décoratives. L'heure sonna où il s'arracha à la maison Sommer. Le voilà, en 1870, à Lagenthal où il tente de « percer ». Il possédait, toutefois, assez de bon sens pour comprendre ce qui lui manquait encore. Aussi prend-il le chemin de Genève où il ne tarda guère à devenir l'élève de Barthélémy Menn, ce « père Menn » que l'on trouve, bon magicien, à l'aurore de tant de vies d'artistes.

De 1878 à 1879, Hodler est à Madrid.

Il rentre ensuite à Genève qu'il ne devait plus guère quitter jusqu'à sa mort. Sa puissance de travail est prodigieuse. Il signe de grandes compositions symboliques ou décoratives, des paysages de montagne, du lac, des portraits. La bataille est ardente ;

nous allons tenter de dire pourquoi. Mais Hodler est soutenu par la flamme, par les amitiés aussi qu'il suscite autour de lui. Sa silhouette est bientôt sinon populaire, du moins connue. Le public qu'il scandalise ou qu'il plonge dans la stupéfaction, est impressionné par la ténacité et la vigueur du peintre. Les passants se signalent sa silhouette robuste, son masque de lutteur barbu, son melon qu'il coiffait même pour peindre au jardin ou à l'atelier.

* * *

Mais ce conquérant pacifique et têtu, que peignait-il donc ? A première vue, c'est la force, le culte de la force qui semble être l'unique préoccupation de l'artiste. Femmes au corps efflanqué ou massif, aux yeux de visionnaires folles ; esclaves pliées sous l'étreinte de la poigne terrible qui les a fait naître sur la toile. Lansquenets formidables surgis d'une fresque d'épopée... Paysages anatomiques ou architecturaux que suivront, beaucoup plus tard, des lacs ou des monts d'une poésie toujours virile mais intense... Toute l'œuvre du début apparaît sous l'empire de l'outrance, de la raideur, de la doctrine, parfois même de la pédanterie. Force sans nuances, sans faille, qui nous obsède et nous communique l'angoisse de manquer d'air, le désir de nous désaltérer. C'est l'inquiétude fille de l'abstraction poussée à l'extrême.

Tyrannique et arbitraire en apparence, la force hodlérienne n'a, cependant, rien d'aveugle. Certes, elle se montre avide d'« organiser » les choses visibles et de discipliner le monde ambiant. Elle a pour origine le besoin de l'ordre. Là où d'autres — Cézanne par exemple — recourent aux seules apparences et aux variations de la couleur pour exprimer leur vision et leur conception des paysages et des figures, Hodler est guidé par ce que l'on peut nommer le « sens architectural ». Le parallélisme de la forme, soit la répétition des éléments semblables hante sa pensée comme la ligne lui paraît être le moyen d'éliminer, de circonscrire, d'isoler pour mieux classer.

Parallélisme des bras levés d'une foule qui prête serment ; parallélisme des troncs verticaux de la forêt ; parallélisme des figures assises ou debout comme des colonnes ; parallélisme des profils violents des cimes. Il n'y a pas là seulement similitude voulue des formes. Pour Hodler, les formes elles-mêmes sont placées dans un ordre qui échappe au contrôle de la nue réalité.

La présentation des corps, l'« orchestration visuelle » qui préside à la disposition des groupes, le chemin qui, au centre de la célèbre composition du *Soir d'automne*, s'enfonce tout droit dans les profondeurs de la campagne sous les arbres rougis, le paysage dont le cadre forme les limites non artificielles mais logiques et naturelles, tout cela procède de ce sens de l'architecture qui hantait si profondément l'âme du peintre.

L'évolution de celui-ci n'aura pas pour conséquence l'abandon de ce concept. En revanche, elle lui permettra, peu à peu, au prix de luttes épuisantes

et à force de travail, de passer du stade théorique à la plénitude de l'art créateur. Alors les figures, même philosophiques, dégageront l'esprit et l'âme du modèle. Alors les paysages seront imprégnés d'une grandeur heureuse. Alors les portraits toujours construits mais rendus à l'«humain», ne seront plus le produit exclusif de la géométrie et de l'expression. Alors la tendre chair des femmes sera lavée de ces marbrures verdissantes, de ces tares qu'un pinceau impérieux leur infligea souvent par simple dédain du détail.

* * *

Il y a toute une vie déjà entre l'époque où Ferdinand Hodler, élève de Menn, disciple conscient ou inconscient de Courbet, voire de Corot, apparenté (vers 1880) aux impressionnistes de France, signe des Salèves blonds et bleus, des roseaux vibrant légèrement dans la lumière, des frondaisons aériennes et la phase définitive où naîtront — je cite sans me soucier de l'ordre chronologique — le *Cortège de lutteurs*, *Las de vivre*, la *Nuit*, puis le *Jour* (1900), le *Départ des Etudiants d'Iéna*, *Marignan*, les *Ames déçues*.

Cette phrase elle-même comporte toute une histoire; celle qui va de la vigueur maîtresse à l'anuple et harmonieuse mesure; le stade qui sépare la pulpeuse matière des premiers travaux de Genève à la couleur exaltée, épaisse; ce qui se succède depuis l'âge des tons légers à celui des gris, enfin au temps où valeurs et coloris s'équilibrent et se concilient, en dépit d'accès d'outrance.

Caractère général: oeuvre non de mouvement mais de statique (qu'on me passe ce terme de jargon). Fonds clairs où les images peuvent se situer dans l'abstrait: architectures de préférence immobiles. Les cinq hommes fatigués et brisés de *Las de vivre*, les cinq femmes du *Jour*, les personnages de la *Nuit*, en proie au sommeil profond qui suit l'amour, au rêve, au cauchemar, les hommes schématiques et prêteurs de serment d'*unanimité*, tous inscrivent sur la toile des arabesques décoratives ou de pleins volumes d'une égale et complète stabilité. Les guerriers de *Marignan* nous émeuvent dans la mesure où ils se campent face aux poursuivants, ancrés au sol poudreux, dans le mépris de leurs propres blessures, rochers dressés sur la route du vainqueur. Les *Etudiants de Leipzig* ne sont pas en colonne de marche. Ils s'ébranlent seulement ou gardent le pied à l'étrier. C'est leur geste de départ qui importe, non le lieu de leur destination.

* * *

Je voudrais parachever cette imparfaite définition d'un effort solitaire par la description aussi fidèle que possible de deux morceaux capitaux à mes yeux: le *Jour* et la *Nuit*.

On assure qu'un lever de soleil d'une rare beauté inspira au maître cette première toile, balancée, fruit d'innombrables ébauches. En fait, il y a plusieurs *Jours*: celui du Kunstmuseum de Berne (1900) et celui de Zurich. Quel que soit le nombre des figures, le thème pictural demeure semblable: cinq (ou trois) jeunes filles; au milieu l'une d'elles, éveillée, entourée deux par deux (ou une par une) de compagnes, qui dans le rythme de leurs corps penchés, s'opposent les unes aux autres et forment une manière de corolle. La figure centrale est plus poussée ou plus «en avant» que les autres. L'ensemble des corps est posé sur le bord invisible d'une sorte d'ellipse, de

ligne concave qui s'arrondit dans l'espace comme s'arrondit le contour du soleil émergeant de l'horizon.

La *Nuit* comporte un personnage qui tient du mythe et de l'imagination: la succube drapée en noir accroupie sur un dormeur tordu d'angoisse. D'autres figures étendues expriment toutes les nuances du sommeil le plus calme ou le plus agité. A droite, un couple d'amants plongé dans le divin repos de l'étreinte satisfaite: un corps de femme qui est sans doute le plus beau né du pinceau d'Hodler, d'une ligne et d'un contour sans rivaux, repose entre les bras d'un jeune homme endormi. On ne saurait unir mieux le souci de la ligne au libre abandon de la création.

Je voudrais citer d'autres oeuvres: le portrait inoubliable de la *Femme malade*, le *Printemps*, le *Regard vers l'infini*.

Je revois ce *Grammont* jaune et bleu sous les assauts de l'aube, ces lacs qu'à la fin de sa vie, déjà sous la menace des troubles cardiaques dont il devait mourir, Hodler peignait de sa fenêtre.

Tant d'autres... Mais pouvons-nous oublier, dans ce pays qui le méconnu, l'homme lui-même: bourru et bon, doucement tenace, dédaigneux de la notoriété comme de la contradiction, simplement et fortement lui-même? L'homme qui, dans une terre fragmentée, morcelée, déchirée par les petites passions locales, sut voir large, haut et grand.

JEAN NICOLLIER

HYMNE A LA PAIX

*La Paix, déesse majestueuse, dispense aux humains
la richesse et la floraison des chants à voix suave;
elle permet de faire brûler sur les autels étincelants
en l'honneur des dieux les cuisses des boeufs
et des chevreaux à long poil
sur la blonde flamme.*

*Elle rend au jeunes gens le soin des jeux du corps,
des flûtes*

et des fêtes dansantes;

sur les ferrures et les courroies des poignées de boucliers

s'abat la toile des rouges araignées;

les javelots, les piques et les poignards à deux tranchants,

la moisissure les dévore.

C'en est fait du fracas des trompettes d'airain;

*le sommeil doux comme le miel n'est plus arraché
à mes paupières,*

le matin, quand il berce mon coeur.

Les roues débordent d'aimables banquets,

*et pour nos jeunes favoris, partout brillent des
chansons.*

*Il n'est qu'un but dans la vie, il n'est qu'une voie
du bonheur*

*C'est de tenir son coeur en joie et de passer ainsi
son âge*

*Mais si l'on a une âme aux innombrables ambitions,
alors, et de jour et de nuit, le soin de l'avenir vous
torture le coeur, et l'on prend de la peine
sans jamais en recueillir le fruit.*

(Trad. par André Thérive)

BACCHYLIDE

Deux Romanciers Nègres

PAUL HAZOUMÉ, INSTITUTEUR DAHOMÉEN ET THOMAS MOFOLO, ANCIEN INSTITUTEUR BASSOUTO

Le nombre des ouvrages conçus et écrits par des Africains authentiques, c'est-à-dire nés en Afrique, élevés en Afrique et y résidant, ne cesse, depuis quelques années, d'aller se multipliant; «L'Esclave», de Félix Couchoro (Editions de «La Dépêche Africaine»); «L'Éléphant qui marche sur les oeufs», recueil de contes, de légendes et de fables dû à Badibanga, écrivain noir de race Kassai et qui comporte des illustrations de son compatriote, l'illustrateur Djilatendo (Editions de l'«Églantine»). — Bruxelles); «Karim», d'Ousmane Socié (Imprimerie Marcel Puyfourcat. — Etampes); et «Doguicimi», de l'instituteur dahoméen Paul Hazoumé (Editions Laroze).

De tous ces ouvrages, «Doguicimi» semble être le seul qui soit parvenu à une notoriété relative. Celle-ci est, en effet, moins grande qu'elle ne devrait l'être. Il est vrai que l'admirable roman de Paul Hazoumé a une qualité qui le sert aux yeux de l'homme moyen. Le tort de l'auteur de «Doguicimi», c'est qu'il montre les noirs du Dahomey tels qu'ils furent dans le passé et tels qu'ils sont encore plus ou moins. Ne s'arrêtant pas aux apparences, il plonge au plus secret de la vérité de sa race pour mieux expliquer celle-ci aux Européens.

Paul Hazoumé, Dahoméen formé et instruit à la française, connaît sur le bout des doigts les moeurs, les coutumes, les croyances, les traditions, les rites, les superstitions, les fables, les légendes, les proverbes, les pratiques de sorcellerie, les poisons d'épreuve, les danses guerrières, les danses funèbres, enfin tout ce qui est propre à son pays natal. Il le porte en lui et en est imprégné à vie. Somme toute, il est trop plein de son sujet. De là que certains reprochent à son roman d'être quelque peu indigeste. On pourrait adresser le même reproche à «Jacquou le Croquant», au «Moulin du Frau» et à «L'Ennemi de la Mort», ces trois romans, qui sont peut-être les trois plus beaux qu'ait écrits Eugène Le Roy, le grand romancier des choses et des gens du Périgord, étant jouds, à l'instar de «Doguicimi», de cette gravité singulière qui caractérise souvent les oeuvres particulièrement riches.

Cet indiscutable roman nègre est souvent beau comme l'antique et rappelle parfois la «chanson de geste». Il y a, en effet, de «L'Iliade» et de «l'Odyssée» dans «Doguicimi». Il y a aussi de la «Chanson de Roland». Les plus nobles sentiments humains et les plus vils s'y côtoient et s'y donnent libre cours. La mort de «Doguicimi» passe en beauté, malgré sa tragique horreur, celle de la belle Aude, la fiancée de Roland, qui, personne ne l'ignore, n'est devenue la femme du neveu de Charlemagne que parce que Victor Hugo a voulu qu'il en fût ainsi dans un de ses poèmes de «La Légende des Siècles».

Le seul défaut de Paul Hazoumé c'est qu'il n'a pas le don de poésie. De là qu'il n'anime que rarement ce qu'il touche. Peintre appliqué, il peint fidèlement ce qu'il voit, ce qu'il sent. Il manque par malheur à ses peintures cet on ne sait quoi de secret et de fort qui part du coeur et qui parle au coeur.

Grâce au R.V.P. Ellenberger, ancien missionnaire au pays des Bassoutos, en Afrique Australe, «Chaka», épopée bantoue due au romancier nègre Thomas Mofolo (Gallimard), prendra rang désormais à côté de «Doguicimi».

«Chaka», écrit à propos du roman de Thomas Mofolo le R.V.P. Ellenberger, «c'est racontée par un noir,

l'histoire d'une passion humaine, l'ambition d'abord incontrôlée puis incontrôlable, grandissant et se développant fatalement, comme attisée puis incontrôlable, grandissant et se développant fatalement, comme attisée par une Némésis implacable, envahissant graduellement tout l'être, puis consumant tout devant elle, pour aboutir à la ruine de la personnalité morale et au châtement inéluctable». «Chaka» a déjà été traduit en allemand et en anglais.

La traduction de cet ouvrage en français vient donc bien à propos combler une lacune.

Voici, avant de passer outre, ce qu'il importe de connaître du romancier Thomas Mofolo. Il est né, nous apprend son compatriote, le journaliste Zakéa Mangoéla, vers 1875, au village de Khojané, de parents convertis au christianisme. Khojané est un petit village de l'Afrique Australe sis sur les bords de la rivière Kome omang dans le district de Quting. Le pays était alors giboyeux et fertile. Mofolo, enfant appliqué, intelligent, observateur, fut un écolier studieux. Il acheva ses études primaires sous la direction de l'instituteur indigène Everitt Léchésa Séhoète, puis suivit les cours de l'école normale des institutions. Instituteur lui-même, il ne tarda guère à abandonner sa profession pour occuper un emploi dans la Maison d'Éditions et de librairie de Morija. C'est à partir de ce moment que commence sa carrière d'écrivain. Son premier ouvrage, «Le Pèlerin venu de l'Est», fit paraître sensation parmi les Bassoutos, à cause de la connaissance des coutumes et des traditions dont il faisait preuve. Thomas Mofolo vit actuellement des revenus d'une ferme qu'il s'est acquise à Matatiélé, province du Cap de Bonne-Espérance, aux confins du pays Bossouto.

Paul Hazoumé et Thomas Mofolo sont des traditionnaires. Ils n'inventent, si l'on peut du moins s'exprimer ainsi, que ce qu'ils voient, que ce qu'ils savent. Il faut entendre par là que ce qu'ils écrivent est vrai ou l'a été. On peut donc se fier à leurs descriptions, tenir pour vrais les personnages qu'ils créent l'un et l'autre. Thomas Mofolo diffère pourtant de Paul Hazoumé en ceci. Le second pense déjà en européen, tandis que le premier continue à penser encore en indigène. Cette constatation n'a rien d'une critique. Elle enfère un fait né du contraste qui existe entre la colonisation anglaise et la colonisation française. La colonisation anglaise a pour principe de laisser l'indigène évoluer en fonction de ses traditions. La colonisation française se plaît, au contraire, à pénétrer l'indigène des clartés et de la logique de l'âme européenne. C'est en raison de ce contraste que «Chaka», le roman de Thomas Mofolo, paraît flou et parfois puéris, comparé au «Doguicimi» de Paul Hazoumé.

Remarquez que le personnage de «Chaka» n'est pas une fiction. Chaka, chef des Zoulous, a existé. De la relation d'un explorateur peu connu, Thompson, sur ce conquérant noir, nous avons pu extraire le portrait de Chaka:

«Chaka, originairement souverain d'un peuple obscur mais guerrier, qui s'appelle les Zoulous ou Vatouas après avoir conquis ou exterminé, dans l'espace de huit ou neuf années, toutes les tribus naturelles, sans exception, qui résidaient de la baie Delagoa à l'Hambona, s'est formé un royaume barbaresque de vaste étendue, qu'il régit d'après un régime de despotisme militaire. Les moyens dont il s'est servi pour parvenir

à l'autorité militaire qu'il exerce aujourd'hui ressemblent à ceux qu'emploient ordinairement ces héros sauvages pour s'élever à l'empire, savoir la ruse et l'audace. La puissance despotique de ce monarque conquérant est, dit-on, soutenue par une armée permanente de quinze mille hommes, qui n'obéissent qu'à lui, et qui sont toujours prêts à exécuter les ordres les plus périlleux et les plus sanguinaires de leur maître. On assure que quand ses satellites manquent de ponctualité dans l'exécution de ses caprices, ou même se laissent battre par l'ennemi, il les punit tous de mort, chefs et simples soldats... La continuité du succès a gonflé le cœur de ce despote à tel point, qu'il est prêt

aujourd'hui — la relation de ce voyage date de 1823-1824 — à détruire toutes les tribus qui existent encore entre lui et les limites de la Colonie du Cap.

La lecture de la plupart des ouvrages que nous ont laissés les explorateurs du continent noir tendent à prouver que les royaumes nègres, même les plus grands et les plus solides, ne dureraient jamais bien longtemps. Celui de Sébitouané, roi des Makololos, sombra d'un seul coup au lendemain de sa mort. Mais Sébitouané mourut de mort naturelle, tandis que Chaka eut le temps d'assister à la désagrégation de son pouvoir avant de périr assassiné.

ORION

LA MUSIQUE

Orchestre Symphonique de Palestine

Nous ne pouvons plus concevoir la saison d'hiver au Caire sans quelques concerts de l'Orchestre symphonique de Palestine. Cette festivité musicale est devenue une chère habitude. Notre désir, cette année, était peut-être plus exigeant, du fait de la pénurie artistique dont nous souffrons à cause de la guerre et qui explique l'obstination des organisateurs à vaincre les nombreuses difficultés qu'ils rencontrèrent.

Le 12 Novembre, la salle de l'Ewart Memorial fut comble, fervente, attentive et vibrante. Dès le début de la brillante *Ouverture du Ruy Blas de Mendelssohn*, on sentit que le maestro Michael Taube, si connu et si apprécié du public égyptien, avait tous ses instrumentistes bien en main. Minute précieuse entre toutes que celles où parlent les voix harmonieuses dans un ensemble parfait. Un coup de baguette magique et l'on est délivré des matérielles contingences; l'esprit prend son essor, s'épanouit avec plénitude dans la plus noble des ivresses. Communion avec l'humanité dans la beauté et avec la vie dans le qu'elle a de plus pur et de plus régénérateur.

Le premier clarinettiste de l'Orchestre étant tombé malade, le Concerto pour piano No. 3 en do mineur de Beethoven fut remplacé par le premier Concerto pour piano en si bémol mineur de Tchaikowsky. L'éblouissante interprétation de Melle Pnina Salzman valut à cette jeune et remarquable pianiste des ovations prolongées. Cette oeuvre fut, d'ailleurs le succès principal de la soirée. Dès le début du premier mouvement, on est entraîné dans un pays étrange, aux séductions innombrables et imprévisibles, où la jeunesse et la fantaisie sont reines. L'abondance, la richesse infinie des thèmes est peut-être un obstacle à son unité. Ils jaillissent en reflétant les couleurs de l'arc-en-ciel, mais le aprie ou l'inspiration trop fertile, ou la débordante vitalité du compositeur, les entrecoupe et les mêle sans cesse. Jets d'eau entrecroisés lissant sur l'azur un voile scintillant et versicolore.

La *Symphonie No. 3 en fa majeur*

de Brahms, venant après le tougueux Concerto de Tchaikowsky, parut un peu trop sérieux si ce n'est grêle et monotone. L'entr'acte qui les séparait ne suffit point à dissiper l'impression du premier; c'était cependant nécessaire pour goûter l'oeuvre de Brahms dans laquelle toutes les passions humaines semblent, si sagement, endiguées. Seul, le Poco allegretto, venant après l'andante plaintivement élégiaque, laisse entrevoir un peu d'émotion et de douleur.



Mme SIMONE HAYE

Cette Symphonie, remarquablement exécutée, fut suivie de l'*Apprenti Sorcier* de Paul Dukas. Les premières notes créent tout de suite une atmosphère d'irréalité qui est nécessaire pour accepter toutes les fantasmagories de la pallade goethéenne; diabolique et dynamique, cette pièce termina la soirée en feu d'artifice.

Le deuxième concert comprenait la *Symphonie No. 6, «La Surprise»* de Haydn, si souvent jouée et entendue inlassablement avec joie. Le menuet fut exécuté un peu mollement, mais l'orchestre retrouva son entrain pour finir très brillamment l'*Allegro di molto*.

Le concerto pour clarinette de Mozart avait été remplacé, pour la même raison qui motiva le changement du premier concert, par le *Concerto pour violon en la majeur de Mozart*, oeuvre mélodieuse, aux riches sonorités, où la fantaisie et la grâce s'ombrent de mélancolie. M. Bergman se fit bramment remarquer.

Le programme contenait une nouveauté la composition ultra-moderne de Joseph Huttel, qui fut chaleureusement applaudie.

L'Oiseau de Feu de Stravinsky lui faisait suite. Il fut joué avec toutes les nuances désirées pour recréer l'atmosphère de féerie et de violence. La danse de l'Oiseau de Feu et la danse de Kastehei entre autres, furent on ne peut mieux exécutées. Bien que cette oeuvre réclame un orchestre de plus de cent instrumentistes, le public fut pleinement satisfait.

Le *Carnaval romain* de Berlioz terminait le concert qui, ainsi que le premier, laissa la meilleure impression au public.

INTERIM

Récital de Piano

donné par Madame Simone Haye

Madame Simone Haye donnait le 7 novembre un récital de piano qui a obtenu le plus vif succès. Le programme fort bien composé comprenait une première partie classique avec Rust, Beethoven et César Franck. Dans la deuxième partie on avait plaisir à relever les noms de l'exquis Deodat de Séverac — si rarement joué, de Mompou, de Poulenc, de Jacques Ibert, de Debussy.

Nous avons aimé le jeu franc, ferme, masculin de Madame Simone Haye dans son interprétation des Variations — La netteté de son rythme, aussi bien que sa délicatesse dans les détails, triomphent sous cette verve plus difficile que l'on ne croit.

Elle montra d'autre part en sens remarquable de la grandeur sur le Choral de Franck.

Dans les modernes, elle sut évoquer tout le pittoresque les scènes décrites par les différents musiciens — Sous des nuances, justesse du rythme, délicatesse de l'harmonie, aucune des qualités nécessaires pour l'interprétation de ces oeuvres ne lui fit défaut.

En un mot, excellente soirée qui place Simone Haye parmi les meilleurs pianistes d'Egypte — ce que d'ailleurs nous savions déjà. — H. S.

EN MARGE D'UNE EXPOSITION D'ART POLONAIS



Le peintre-Soldat JARÉMA

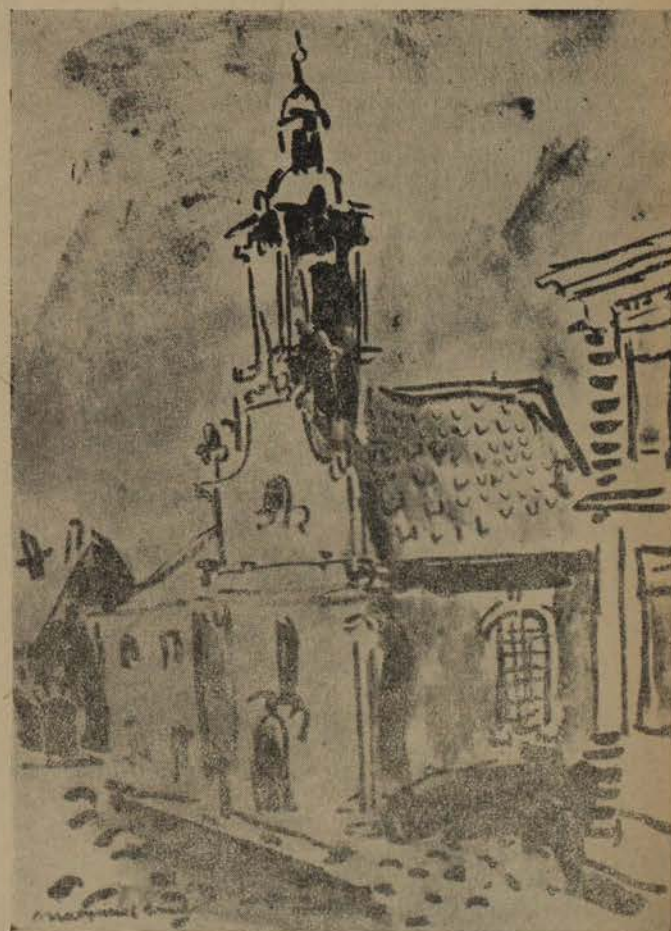
JARÉMA - Jardin à Ramleh
(acquis par la Municipalité d'Alexandrie)

L'exposition des peintres - soldats polonais «Jaréma» et «Matuszczak» qui eut lieu au Continental-Savoy du 27 octobre au 6 novembre vient de fermer et la Pologne ne pouvait trouver des meilleurs ambassadeurs.

En effet une foule nombreuse n'a pas cessé durant ces jours de visiter cette exposition rendant ainsi hommage non seulement aux deux talentueux artistes mais aussi et surtout à la Pologne héroïque et martyre qui malgré une occupation momentanée, par les Nazis, ne cesse de témoigner de sa force spirituelle et créatrice. Cet-

te exposition nous montra aussi que les forces brutales ne peuvent jamais faire disparaître une culture et une civilisation millénaire. Jaréma et Matuszczak sont l'âme de cette Pologne qui s'est raidie pour opposer une résistance opiniâtre à l'envahisseur teuton. Les racines de son art sont profondes et marquantes et nous sommes heureux de constater que de tout les artistes étrangers sous les drapeaux de passage dans le Moyen-Orient ce sont les Polonais qui tiennent le premier rang dans le domaine artistique et culturel. Ceci démontre encore une fois et de façon péremptoire que la Pologne non seulement résiste à l'opresseur et lutte pour sa libération mais encore et surtout qu'elle continue à créer.

Cette manifestation donc fait honneur à la Pologne et cette Pologne lointaine que la plupart d'entre nous ne connaissent qu'à travers le sublime Chopin et à ses dignes fils Jaréma et Matuszczak et c'est pourquoi, tous ici, ont tenu à lui rendre par leur visite un hommage reconnaissant.

JARÉMA - Portrait de M^{me} Pastroudis

MATUSZCZAK. - Eglise en Pologne

ECHOS et NOUVELLES

Au Palais Royal

S.M. le Roi Farouk I a promu S.E. Ismail Teymour bey aux hautes fonctions de Premier Chambellan, vacantes depuis la nomination de S.E. Ahmed Hassanein Pacha, au poste de Chef du Cabinet Royal.

Le poste de troisième Chambellan vacant a été confié à Ali Rachid bey, celui de quatrième Chambellan à Mohamed Bey El Sioufi et ceux de Maîtres de cérémonies à Ekram Bey Seif El Nasr Favez bey Topozada, Mohamed Bey Younes et Hussein Bey Zulficar.

Sir W. Monkton au Caire

Délégué par le Gouvernement Britannique en Egypte où il occupera les hautes fonctions de Directeur du Service de Propagande et d'Information au Cabinet de S.E. Rt. Hon. Oliver Lyttelton, Ministre d'Etat, Sir Walter Monkton qui est un homme au grand charme est une des plus éminentes personnalités du monde juridique anglais. Avant guerre, il fut conseiller légal de plusieurs Princes Hindous. Sa nomination en Egypte à l'heure actuelle est un signe des temps et nous lui souhaitons plein succès dans l'exercice de ses délicates fonctions.

A la Légation de Tchécoslovaquie

Les Tchécoslovaques du monde entier fêtèrent le 28 Octobre le jour anniversaire de leur indépendance. Cette date mémorable trouva encore la Tchecoslovaquie, comme les autres nations européennes, opprimée et traversant des heures tragiques. A cette occasion S.E.M. B. Szalatnay-Stacho, le distingué et actif Ministre de Tchecoslovaquie envoya un émouvant message à ses compatriotes — dont nous publions ci-après les passages essentiels — se faisant l'interprète d'un peuple qui souffre mais qui garde une magnifique confiance dans l'avenir suscitant l'estime et l'admiration de tous.

La communauté tchécoslovaque commémore aujourd'hui avec un espoir confiant, mais non sans réminiscence tragique sa fête nationale de l'indépendance.

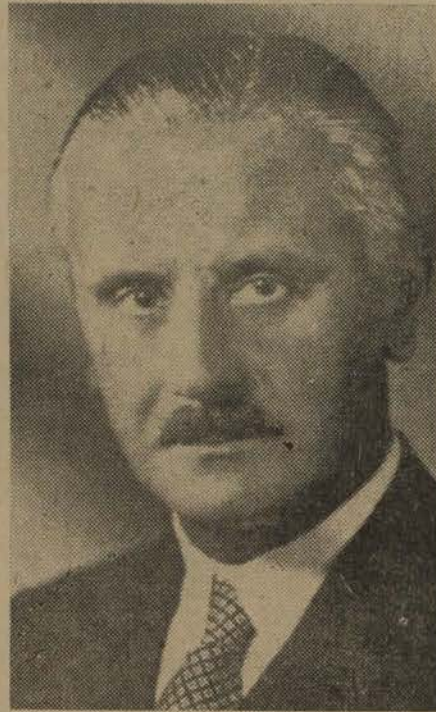
Séparés que nous sommes par une énorme distance et demeurant loin de notre cher pays natal, je profite de cette occasion pour envoyer au nom de tous les Tchecoslovaques d'Egypte à nos compatriotes vivant dans la patrie bien-aimée ce message réconfortant pour les assurer de notre profonde sympathie et de notre profonde compassion.

En effet, chers compatriotes, nos pensées ne vous ont pas quittés dès le premier moment de l'occupation dont vous deviez fatalement subir les conséquences désastreuses. Dans le fond de notre cœur nous sommes avec vous aujourd'hui comme nous l'étions et le serons toujours.

Vos douleurs sont les nôtres de même que vos doléances, vos déboires et vos succès.

Votre attitude ferme, virile et héroïque fait l'objet de notre profonde admiration.

Nous avons noté avec fierté que, ralliés pour la défense de la patrie, vous demeurez inébranlables en dépit de la terreur, des menaces et des souffrances physiques et morales.



S.E. M. SZALATNAY-STACHO

Le châtement viendra un jour, implacable.

Souvenons-nous des paroles profondes et significatives prononcées en 1810 par notre grand patriote Josef Jugmann :

« Encore asservis sont les Slaves, mais Dieu saura aussi mettre un terme à leurs souffrances. »

L'Histoire témoigne que l'Allemagne, à deux reprises, a dû faire face à la résistance slave dans ses velléités de conquête de l'Europe. La première fois, au début du XVIe. siècle, elle a été arrêtée en 1410 par les Polonais dans la bataille de Grunewald et plus tard refoulée par nos Hussites; la seconde fois, au début du XXe. siècle, ses expansions ont été réfrénées par les Serbes et les Légionnaires tchécoslovaques qui, aux côtés des armées alliées, ont su lui barrer la voie.

Ma conviction est ferme que cette fois, il n'en sera pas autrement.

Moralement et en principe, la guerre est déjà gagnée; quelle sera la durée de son agonie. Voilà la question que nous nous posons tous dans l'attente de cette paix tellement convoitée tenez bon.

Mais, si nous voulons vaincre, nous

devons nous rendre compte que le triomphe de la vérité ne s'obtient que par une collaboration et une participation de nous tous, — vous qui êtes dans la patrie et nous qui sommes à l'étranger — ce qui veut dire une résistance, une opposition courageuse, déterminée, et organisée contre tous les courants néfastes.

Nous n'atteindrons pas la liberté par une quiétude passive, mais uniquement par un ardent désir, par une ferme et sincère volonté à réaliser ce but.

L'ennemi s'empresse d'annihiler à jamais notre existence en tant qu'Etat et nation.

Notre mission à l'étranger est de prouver politiquement que nous existons toujours au point de vue du droit international.

Le Président de la République, le Docteur Edouard Bénès, jouit des mêmes prérogatives que les autres chefs d'Etat, notre gouvernement siègeant pour la durée de la guerre à Londres est reconnu par le monde civilisé.

Notre drapeau national flotte toujours ici en Egypte, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Russie, en Chine et dans maints autres endroits où la conception démocratique des nations pensant librement s'est maintenue.

Notre armée régulière lutte à nouveau résolue, auprès des alliés au nord, en Angleterre, sur le front russe et ici dans le Proche-Orient.

Notre suppression comme nation est rendue impossible par votre résistance avérée.

Les pensées de nous tous ici en Egypte, vont vers vous aujourd'hui et ne vous quitteront pas.

A vous notre respect, à vous notre fierté dans votre capacité de conserver un patrimoine immaculé, à vous notre admiration et toute notre reconnaissance, à vous qui, sur le sol natal, avez su former et maintenir l'armée des soldats encore inconnus en dépit de l'oeuvre destructrice de l'ennemi.

Je soutiens fermement que bientôt la victoire sera nôtre, la liberté nous sera rendue et que nous nous retrouverons dans nos foyers.

Nos oppresseurs n'échapperont pas à leur châtement.

Soyez unis, agissez avec précaution. Maintenez la flamme sacrée de la résurrection toujours vivante. Aujourd'hui le monde entier suit avec admiration vos efforts.

Salut à vous tous.

Vive la patrie.

A la Légation d'Irak

Le nouveau Ministre d'Irak S.E. Tashin bey el Askari a eu l'honneur d'être reçu l'autre jour par S.M. le Roi auquel il a présenté ses lettres de créance de son Gouvernement, l'accréditant comme Ministre d'Egypte. Nous souhaitons la bienvenue au distingué diplomate qui compte, d'ailleurs, de nombreuses amitiés dans ce pays, où il a déjà servi en qualité de Chargé d'Affaires d'Irak, au cours d'une précédente mission.

A la Légation Royale de Belgique

La colonie belge de notre ville a célébré la fête patronale du Roi Leopold par un Te Deum.

A cette occasion, une réception a eu lieu à la Légation Royale à laquelle le ministre de Belgique M. et Mme de Schouteete de Tervarent, reçurent les membres de la colonie.

A la Légation du Chili

S.E. Don Pedro Aguirre Cerda, Président de la République du Chili, qui vient de mourir, à Santiago le 25 oct. était une des plus belles figures de l'Amérique Latine et un ami convaincu des Démocraties. Doué d'un patriotisme à toute épreuve et d'une rare énergie, il symbolisait à un degré éminent les hautes vertus de la Nation aux destinées desquelles il a présidé durant plusieurs années de la plus brillante façon. A l'annonce de son décès S.M. le Roi Farouk Ier délégua le Grand Chambellan Ismail Teymour Bey, à la Légation du Chili pour présenter Ses Hautes condoléances à S.E. Don Suarez-Barros. Le Gouvernement Egyptien de son côté présenta les condoléances de l'Egypte et les drapeaux furent mis en berne sur tous les bâtiments publics et les Administrations de l'Etat.

La Semaine Egyptienne présente aussi à S.E. Don Suarez-Barros ses vives et sincères condoléances.

Eve Curie en Egypte

Mlle Eve Curie, fille du Prof. et de Mme Curie est actuellement de passage en Egypte pour quelques jours, venant des Etats-Unis où elle exerce son influence de conférencière et de femmes de lettres au profit de la France Libre. Elle a visité en Egypte les formations françaises combattant dans le Désert de l'Ouest et fera probablement au Caire et à Alexandrie des conférences d'ores et déjà impatientement attendues.

Profitant de son passage en Egypte, Le Baron Louis de Benoist Représentant du Général de Gaulle en Egypte, convia les membres de la Presse égyptienne et étrangère à un cocktail qui eut lieu le Vendredi 28 Novembre dans les vastes salons de la Délégation de la France Libre. Mlle Curie fatiguée ne put assister à cette réunion organisée en son honneur. Par contre le Général d'Armée Catroux, arrivé le matin même de Beyrouth, honora de sa présence cette réunion s'entretenant avec beaucoup d'affabilité avec les personnalités présentes et les journalistes.

Le Général Catroux parla de la Syrie et du Liban et des pourparlers qui eurent lieu dans une atmosphère de franchise et de compréhension et qui aboutirent à l'indépendance de la Syrie et du Liban.

Le Baron de Benoist se dépensa sans compter pour ses invités qui quittèrent à regret cet après-midi fort réussi.

A propos de la Victoire de Korytza

Les Hellènes d'Egypte aux côtés de S.M. le Roi des Hellènes

A l'occasion du premier anniversaire de la grande victoire hellénique de Korytza, les hellènes d'Egypte ont envoyé à S.M. le Roi de Grèce, à Londres, la dépêche ci-après:

A l'occasion de l'anniversaire de la grande victoire grecque à Korytza, toutes les pensées des Hellènes vont vers Votre Majesté, Chef Suprême de notre armée. Sous Votre Conduite sage et héroïque, la nation hellénique commença et continue maintenant la dure lutte contre les envahisseurs, avec la ferme intention de persévérer dans ce combat jusqu'à la complète libération de notre pays. Etant prêts à tous les sacrifices dans ce but, nous assurons respectueusement Votre Majesté en tant que Vos loyaux sujets, de nos sentiments de profonde dévotion et d'amour. Que Dieu protège Votre Majesté et Lui donne, dans Ses héroïques efforts, la force d'assurer un avenir de sécurité à notre nation.

Les sujets respectueux de Votre Majesté

Théodore Cozzika

Suivent des milliers des signatures

S.M. le Roi des Hellènes a adressé à M. Théodore Cozzika la réponse télégraphique suivante:

«Profondement ému vous remercie tous de tout coeur.»

GEORGES II

Le Gouverneur du Caire à l'honneur

Le Gouverneur du Caire, S.E. Mohamed Sayed Chahine Pacha auquel S.M. le Roi a conféré le titre de Pacha occupe à l'heure actuelle un poste particulièrement délicat, par suite de problèmes nouveaux et compliqués auquel le titulaire de ces hautes fonctions se trouve amené à faire face. Chahine Pacha s'en acquitte avec une compétence et un doigté qui font l'admiration générale. Ces qualités ne sauraient d'ailleurs étonner ceux qui ont suivi la carrière féconde de ce distingué haut-fonctionnaire, auquel *«La Semaine Egyptienne»* se fait un plaisir de présenter ses plus vives félicitations à l'occasion de la distinction dont il a été l'objet de la part de S.M. le Roi.

En mémoire du «Prince de Poètes»

Pour commémorer l'anniversaire du décès du «Prince des Poètes» le défunt Ahmed Chawky bey, le poste de Radio de Beyrouth a organisé il y a quelques jours, une émission spéciale au cours de laquelle des personnalités libanaises rendirent hommage à l'oeuvre et à la personnalité de grand poète égyptien.

A la Légation Royale de Yougoslavie



S.E. M. Milan Gavrilovitch, Ministre de Yougoslavie à Moscou et S.E. Miloje Smiljanitch, Ministre de Yougoslavie au Caire, photographiés, lors d'une rencontre, à la Gare de Belgrade

S.E. M. Milan Gavrilovitch, Chef du parti agrarien Yougoslave et Ministre à Moscou a fait une rapide visite au Caire avant de se rendre à Londres, en consultation avec son Gouvernement. Directeur du grand quotidien *«Politika»* il fut le premier représentant de son pays en U.R.S.S., lorsque les relations diplomatiques eurent été rétablies entre les deux pays. A l'occasion de son séjour au Caire, S.E. M. Miloje Smiljanitch le sympathique et actif Ministre de Yougoslavie en Egypte, offrit une réception en son honneur dans les salons de la Légation à Zamalek, où des nombreux diplomates, des personnalités du monde politique et des journalistes étaient présents.

Réception cordiale où M. Gavrilovitch eut l'occasion de s'entretenir avec ses confrères — n'est-il pas un grand journaliste? — simplement en camarade s'empressant de répondre à toutes les questions qui lui furent posées. Il souligna entre autres sa confiance dans la victoire finale et son admiration pour la vaillance et la magnifique résistance du peuple russe.

Le Dr. Alcalai, Grand Rabbín de Yougoslavie et Sénateur du Royaume, arrivé également au Caire, était présent à cette réunion où sa figure imposante a fait grande impression.

L'après-midi se prolongea fort tard, M. Smiljanitch ayant un mot aimable pour chacun de ses invités qui emportèrent de cet après-midi un excellent souvenir.

France-Toujours

C'est le titre de la nouvelle publication périodique créée et dirigée au Caire par le Comité National Français d'Égypte. Le prix de l'abonnement est de P.T. 50 par an (8, Rue Lazogli, Le Caire). Le sommaire des premiers numéros est du plus haut intérêt et groupe une sélection d'articles de la plus haute inspiration. De splendides photos illustrent cette Revue, à laquelle nous souhaitons chaleureusement la bienvenue ainsi que la plus vaste diffusion.

Un Bulletin Polonais en Arabe

Le Département polonais de la Presse, à Jérusalem, a commencé la diffusion d'un bulletin quotidien en langue arabe qui contient principalement des informations sur la vie en Pologne et sur le mouvement de la résurrection polonaise. La presse arabe de Palestine a déjà commencé à faire usage du matériel ainsi offert.

Le "Misri" à 5 ans

Notre excellent confrère quotidien «*Al Misri*» a fêté voici quelques jours sa cinquième année d'existence et «*La Semaine Egyptienne*» est heureuse d'en féliciter son brillant directeur-proprétaire M^{re}. Mahmoud Aboul Falh qui, avec l'appui d'une collaboration de choix, a su donner à son journal une autorité et une impulsion qui l'ont mis au premier plan des organes représentatifs de la Presse d'Égypte.

A la Maison des Artistes

La Maison des Artistes (4, Darb El Labbana à la Citadelle) inaugure son Exposition de Peinture et Sculpture, le samedi 6 Décembre 1941, à 4 h. p.m.

Tewfik Habib n'est plus

Ce grand journaliste égyptien qui signait depuis 1921 une chronique quotidienne dans l'«*Ahram*» sous le titre «*En marge...*» et la signature «*Le vieux journaliste*» vient de s'éteindre après une longue vie entièrement consacrée à la Presse de son pays. Extrêmement cultivé, Tewfik Habib qui avait débuté dans le journalisme il y a plus de 40 ans, était doué d'une personnalité affable et modeste. Ecrivain consciencieux il a réuni en volumes ses principaux articles qui sont une mine de renseignements sur l'évolution de l'Égypte contemporaine. Il avait en outre pris une grande part au développement du scoutisme ainsi que du Salon des Beaux Arts du Caire. Nos plus sincères condoléances vont à sa famille ainsi qu'à la rédaction de notre confrère «*Al Ahram*».

ELLE A MAINTENANT UN TEINT D'ÉCOLIÈRE

La jeune fille moderne aspire à un épiderme d'écolière. Pour y parvenir elle suit le conseil de plus de 20,000 spécialistes de beauté qui tous recommandent de se laver avec Palmolive. Chaque bain de Palmolive donnera à tout votre corps un renouveau de jeunesse et de fraîcheur. Laissez à Palmolive le soin de rendre votre peau aussi fraîche que celle d'une écolière.

Un Congrès Culturel Arabe

S.E. le Dr. Mohamed Hussein Heykal Pacha, Ministre de l'Instruction Publique a soumis au Gouvernement Égyptien une note préconisant la réunion au Caire, en automne prochain, d'un congrès culturel qui réunirait toutes les élites de la pensée arabe, dans le but de stimuler les échanges intellectuels dans les pays du Proche-Orient. L'Irak a déjà donné son adhésion à ce projet et le Dr. Taha Hussein Bey mettra prochainement au point le programme de l'Organisation de ce Congrès.

Le Prof. Taha Hussein Bey en Irak

Nous apprenons avec plaisir que le Gouvernement Royal d'Irak a convié le Prof. Dr. Taha Hussein bey, l'éminent écrivain et penseur égyptien, qui occupe au Ministère de l'Instruction Publique, les fonctions de Contrôleur Général de la Culture, à séjourner à Bagdad et à y faire une série de conférences. Nous félicitons le Prof. Taha Hussein bey de ce nouveau témoignage public de l'estime dont son nom est entouré dans tous les Pays de langue arabe.

VIENT DE PARAITRE

LA GRÈCE ÉTERNELLE

DANS TOUS LES LIBRAIRES



Bevez frais
Vivez joyeux...
(Rabelais)

STELLA
LA BIÈRE DE LUXE
FRAÎCHE

SHIMA

Demandez dans les Librairies

Notre numéro spécial consacré à **L'HELLADE HÉROÏQUE**

avec la collaboration de S.A le Prince Amr Ibrahim, S.E. Theo. Nicoloudis, S.E. Sir Andrew Cunningham, S.E. Sir Arthur Longmore, S.E. Ahmed Kamel Pacha, S.E. le Dr. Taha Hussein Bey, S.E. Antoun Ghemayel Bey, S.E. le Baron L. de Benoist, S.E. B. Szalatnay-Stacho, S.E. Hassan Djeddaoui, S.E. Sesostris Sidarous Pacha, Mirrit Botros Ghali, Stanislas Stronski, Tewfik El Hakim, Noel Baker, P. de la Valette Marie Cavadia, J. R. Fiechter, José Caneri, Mahmoud Kamel, Ed. Gallad, Henri François, Achille et Josée Sekaly, Jeanne Marquès, André Bonnard, H. Devonshirr, Leon Guichard, A. Merton, Ch. Buckley, B. Spencer, R. Liddel, A. de Marniac, Gilbert Trollet, Arsène Yergath, Elisabeth Loukianoff, J. P. Baillod, Eloy Trouvère, Georges Henein, Claude Taha Hnssein, Raoul Pangalo, S. Themelli, L. Sciuto, Athina Pappa, A. Khédry, etc., etc.

Exemplaire de luxe
P.T. 50

Nombreuses illustrations
EN VENTE PARTOUT

Exemplaire ordinaire
P.T. 20



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS